



**Otilie,  
Mathilde  
et...  
quelques  
mystères !**

**Jean-Pierre VANHECKE**

**Luc MARIS**

**Daniel GAYE**

**Gaëtan SERVAIS**

*Lauréats du Concours de Nouvelles  
"Art et Saveur en Abbaye" 2010  
Rotary-Club de Soignies*

M. Jamsin

## **Otilie, Mathilde... et quelques mystères.**

Les personnages de nouvelles ont la vie courte.  
En quinze pages, leur destin est scellé.

On n'écrira pas une épopée ni une ample biographie mais seulement ce moment décisif où le destin bascule, où le hasard, malheur ou providence, semble venir bouleverser les lignes tracées au creux de la main.

Un moment vers lequel convergent tous les mots du texte. L'auteur sait (sans doute) dans quelle danse il entraîne ses personnages. Et ceux-ci semblent souvent hésiter, trébuchent à chaque pas et se cognent à gauche et à droite dans un couloir obscur dont ils ignorent le point d'issue.

Tout s'éclaire à la fin, comme un ciel après l'orage.

La vérité s'insinue entre les écueils du doute, de l'ignorance, du mensonge et de la demi vérité.

La vérité apaise enfin.

Mais jamais elle ne nous ramène au point de départ, au paradis perdu.

L'histoire (telle qu'on la raconte) ne vit pas en boucle. Elle va de A à Z ... car elle est littérature. Elle passe d'un point d'équilibre (quand il n'y avait encore rien qui paraisse digne d'écriture) vers un autre point d'équilibre (où tous les mots redeviennent inutiles).

Pour faire avancer cette histoire que l'on raconte, le Rotary-Club de Soignies, associé à la Maison de la Poésie et des Littératures, a proposé trois textes comme autant d'amorces. Voilà quatre histoires nées de cette idée et que nous publions à l'occasion de la manifestation "Art et Saveur en Abbaye" des 28 et 29 août 2010.

Ceci est leur troisième recueil des nouvelles.

Nous vous en souhaitons une très agréable lecture.

Gérard Bavay, Rotary-Club de Soignies  
Eric Delange, "La Maison de la Poésie et des Littératures"



# Mathilde n'est pas revenue...

Jean-Pierre VAN HECKE

En ce début mai 2010 le commissariat de Soignies était en pleine effervescence. Après tant d'années de bons et loyaux services le commissaire Cardon Davels prenait une retraite bien méritée. Les petits-fours et les verres s'alignaient en rangs serrés sur des tables plus habituées à aligner les aveux et les plaintes en tout genre. Des boissons alcoolisées, d'ordinaire interdites, avaient franchi le portique de sécurité et même quelques volutes interdites par le règlement s'évadaient de la pipe de Cardon Davels. Au commissariat tout le monde lorgnait cette pipe avec envie. Il faut dire que Cardon a toujours prétendu qu'elle appartenait à Maigret et qu'elle sortait en droite ligne d'une vente de charité où de nombreux objets de Simenon avaient été mis aux enchères au profit d'un orphelinat en Haïti. Néanmoins personne ne fit une enquête sérieuse afin de remonter l'arbre généalogique de cet objet emblématique. Seul un subalterne, taquin ou jaloux, osa insinuer qu'il y avait autant de pipes authentiques appartenant à Simenon que de morceaux de la véritable croix du Christ.

La liturgie des départs à la retraite implique qu'après les petits-fours et la coupe de champagne vient le temps des discours et des cadeaux. Ainsi Cardon Davels eut droit au petit speech d'adieu, ce moment d'éloge où il n'est guère facile de distinguer ce qui sépare le départ à la retraite d'un décès définitif ! Cardon Davels se pinça discrètement le bras pour s'assurer qu'il était bien encore dans le monde des vivants ! Après les remerciements, les flatteries, les jeux de mots douteux et les qualités exposées avec grandiloquence, le discours, un peu pompier pour un policier, s'achemina petit à petit vers le cadeau censé assurer une retraite douce et paisible à un serviteur de l'état qui à tant donné de sa personne, de sa compétence et de son idéal au service de la nation.

Après la remise traditionnelle d'une médaille on offrit au commissaire une canne à pêche qui lui permettra, après avoir sauvé tant de vies, de tuer enfin le temps à bout portant !

En second cadeau il reçut un stylo *bling bling* censé devenir, selon l'orateur inspiré du jour, le catalyseur de l'écriture de ses mémoires. Le collègue suggéra à Cardon Davels de commencer simplement par l'écriture d'une nouvelle qui lui permettra de

tester ses dispositions d'écrivain, afin de devenir, pourquoi pas, la réincarnation du Maître Simenon. Après tout il avait déjà la pipe, maintenant le stylo, il ne lui manquait donc plus que le talent !

Le collègue sortit ostensiblement de sa poche un journal publicitaire aux couleurs appuyées et il conclut son intervention en affirmant au commissaire retraité qu'il trouverait dans le Sonégiens la possibilité d'entamer sa nouvelle carrière avec toutes les chances de réussite.

Après une salve d'applaudissements, un à un, tout le monde défila devant le héros du jour pour le féliciter chaleureusement. Cardon Davels fut interloqué par cette voix intérieure qui lui murmurait « Je vous présente mes sincères condoléances cher ami » ! Ces mêmes mots qu'on lui récitait cinq ans plus tôt dans le petit cimetière d'un village voisin qui lui volait, à temps plein, sa compagne de toujours.

Rentré chez lui, dans la petite ferme qu'il avait rénovée de ses propres mains, Cardon Davels s'affala dans le fauteuil et ressentit l'ampleur du vide qui l'envahissait. Il remplit sa pipe et se servit un cognac pour adoucir ses pensées négatives. Il prit ensuite le journal publicitaire qu'il avait déposé sur la table du salon avec le stylo plaqué or qui devait lui assurer un avenir brillant.

« ART ET SAVEUR EN ABBAYE 2010. CONCOURS DE NOUVELLES »

Il lut l'entièreté de l'article éparpillé entre des publicités qui n'arrêtaient pas de prendre la pose pour se mettre en valeur et attirer votre attention. Il passa rapidement sur le règlement en 17 points pour s'attacher aux trois amorces imposées pour commencer sa nouvelle...

Il les lut toutes par curiosité. Certes, le commissaire écrivait les plaintes qui défilaient au commissariat avec beaucoup d'élégance et les comptes rendus de ses enquêtes étaient respectueux de la syntaxe et agréables à lire. Mais franchir la distance qui sépare la réalité du terrain de la créativité d'une fiction ne lui paraissait pas évident !

Le premier texte d'amorce réveilla en lui des souvenirs enfouis qu'il ne distingua pas clairement à la première lecture, le second le laissa indifférent, et dans le troisième il ressentit l'envie de redonner vie aux deux femmes décédées... peut-être pour faire revivre la sienne disparue ?

Son chien manifesta sa présence. Bessy était un vieux berger allemand. Mais pour Cardon il était surtout le berger de ses souvenirs enfouis sous terre. C'est à haute voix que Cardon entama la lecture du premier texte, comme s'il réservait la primeur de son choix à son chien grabataire :

*L'an 1385, même si l'an mil est déjà loin, l'homme n'a pas encore rangé ses peurs ni ses craintes dans un des recoins de sa mémoire. Assurément, il croit de toutes ses forces à Dieu et à Diable. Le curé, le moine prédicateur lui rappellent sans cesse ce qu'il y a lieu de faire et surtout de ne pas faire s'il ne veut pas mourir dans d'atroces souffrances et, pis encore, être condamné à l'enfer éternel. Mais aujourd'hui, en*

2010, l'homme a bien changé. La science, les progrès, les rencontres, toutes ces choses ont bouleversé nos certitudes. Désormais, l'homme sait que rien n'est acquis et que sans cesse il doit recommencer. Pourtant, voilà qu'au sein d'une ancienne abbaye, une étrange communauté vient s'installer, prônant le retour à la nature et l'autosuffisance. Regardée d'un œil amusé par les villageois, considérée comme une réunion d'originaux inoffensifs, elle ne va pourtant pas tarder à inquiéter. Les rumeurs les plus folles vont circuler... "ON" aurait vu de source sûre des sabbats les soirs de lune pleine. Et puis voilà qu'un enfant disparaît, qu'il est retrouvé mort aux frontières du village. La rumeur s'amplifie : "Et si c'était à l'abbaye ?" Pour Conrad Valdes, vieux briscard qui a depuis longtemps oublié de croire aux diableries, il s'agit là d'un crime atroce mais réel. Il devra combattre le scepticisme, les rumeurs et les vieilles croyances pour faire triompher la vérité, qui n'est peut-être pas celle qu'il croit ...

Cardon Davels sortit de sa torpeur au fur et à mesure de la lecture.

– Comment ne m'en suis-je pas aperçu tout de suite ! Bougre d'idiot ! Réveille-toi ! Cela fait à peine deux heures que tu as quitté le commissariat et ton cerveau se rata-tine déjà ! Cette amorce de fiction n'est pas une fiction et la situer aujourd'hui ne peut être qu'une habile manœuvre de diversion ! Cette histoire date des années '70 et est véridique ! D'ailleurs en 2010 l'écologie a évolué ! Ce n'est plus une affaire de hippies déjantés ! Je m'en souviens comme si c'était hier ! Vous pensez ma première enquête quand je suis arrivé à Soignies ! On s'en souvient de sa première enquête surtout quand il y a un mort et que ce mort est un enfant innocent de 10 ans !

Bessy si peu habitué à l'exubérance de son maître aboya avec entrain comme pour faire partie de la fête. Lui aussi semblait se réanimer comme par enchantement. Le commissaire, tout excité, replongea dans ce texte qui remontait à la surface une affaire qui avait secoué de fond en comble toute la région sonégienne il y a trente-cinq ans déjà.

Il sortit le stylo de son étui, l'admira un court instant, l'ouvrit délicatement. Meticuleusement il souligna des mots et des bouts de phrases :

- Une étrange communauté.
- Les rumeurs les plus folles vont circuler.
- Des sabbats les soirs de lune pleine.
- Un enfant disparaît, il est retrouvé mort aux frontières du village.
- Conrad Valdes.

Il était devenu évident aux yeux de Cardon Davels que ce texte n'était pas sorti exclusivement de l'imagination fertile de son auteur. Cette amorce est entièrement imbriquée dans une affaire réelle, imparfaitement élucidée, close à la hâte probablement, sans doute, parce que la vérité, comme le dit le texte : « N'est peut-être pas celle que tous ont cru... » Le commissaire sentit au travers de ce texte comme une invitation discrète à rouvrir le dossier.

Ce Monsieur X aurait-il des éléments nouveaux ou une conscience à soulager ?

Et si il s'adressait directement à moi-même Cardon Davels ? Il relut le nom de Conrad Valdes qu'il avait souligné. Ce nom ne lui était pas inconnu.

Il égrena à nouveau ce nom avant de s'exclamer.

– Euréka ! J'ai trouvé !

D'accord le hasard peut quelquefois donner l'illusion de son existence mais ici c'était vraiment trop flagrant. À croire que Monsieur X savait que l'enquête ne pouvait reprendre ses investigations qu'entre mes mains et qu'il devinait, qu'aujourd'hui retraité, je pourrai sortir de l'ombre ces vieux dossiers archivés. Monsieur X chercherait-il un pardon ou sa juste condamnation ?

Enfouis dans le temps, un à un, les faits de « l'affaire de la décharge », (comme on l'avait appelée à l'époque), remontaient à la mémoire, pourtant fraîchement désactivée, de notre commissaire. Une sale histoire qui a soulevé bien de la vase et bien des préjugés. Une histoire complexe ou les affabulations des uns mêlées à la médisance d'autres créèrent un climat de délation qui atteignit les sommets de l'irrationalité. Chacun y alla de sa thèse irréfutable. Tous prétendaient avoir raison mais, en réalité, la raison avait été internée pour cause de folie collective depuis longtemps et la médiatisation sans pudeur des rumeurs les plus saugrenues réchauffa jusqu'aux cerveaux les plus tempérés.

Il était là de deux mois le commissaire quand l'affaire a éclaté. Maintenant il s'en souvient comme si ces événements faisaient partie des éphémérides de la veille. Nous étions en 1975, c'était le premier mai, il faisait beau. Les hommes enrubannés de drapeaux et de slogans revendicatifs défilaient dans Mons avec la ferme espérance que la lutte finale de cette année sera la bonne et qu'il ne faudra pas, une fois de plus, remettre les couverts et reprendre le même refrain l'an prochain. Les femmes, elles, profitaient de ce doux moment d'accalmie dans leur foyer pour rêver les rêves qu'elles ne vivront probablement pas de si tôt.

C'est en début de soirée que le petit village de Saint-Denis, calfeutré dans son écrin de verdure monacal, sentit son histoire, d'habitude sans histoire, vaciller dans l'horreur. En surplomb du village, sur la petite route dégradée qui mène à Thieusies, quelques adolescents en quête de jeu et d'insouciance découvrent en bordure de la décharge municipale, même pas dissimulée, la dépouille du petit Rémi le fils du boulanger du village.

À la demande du parquet de Mons l'inspecteur affecté pour Soignies et environs descendit avec ses assistants sur le lieu où fut découvert le corps. Après la recherche d'indices et les multiples photos de circonstance la petite victime fut conduite à l'institut médico-légal pour y subir l'autopsie.

Les hommes du village, déjà remontés par les manifestations de la journée, se retrouvèrent le soir au bistrot en bordure des étangs. Certains, arme de chasse à l'épaule, semblaient prêts à tirer sur tout ce qui bouge. Alerté par un coup de fil anonyme l'inspecteur arriva avec ses hommes. Dès la porte franchie quelques asticots se levèrent d'un seul homme !

– Du calme, du calme Messieurs. Dans notre pays la justice a ses règles et, s’il vous plaît, maîtrisons nos émotions. Il est inutile d’ajouter du drame au drame ! Que celui qui a un élément pour faire avancer l’enquête se manifeste et si quelqu’un préfère la discrétion et l’anonymat je l’attends dès demain matin huit heures, au commissariat.

Tous commencèrent à parler à la fois. Perdu au milieu de ce brouhaha, le commissaire, encore novice, nota ce qui semblait intéressant dans son petit calepin de cuir. Les voix fusaient de partout.

– Il ne faut pas chercher midi à quatorze heures, Monsieur le commissaire, c’est à l’abbaye qu’il faut aller enquêter !

– Les coupables sont là et si la police n’y va pas tout de suite c’est nous qui ferons le ménage !

– Vous avez vu comment ils vivent ces fainéants. Pendant que nous on crève au boulot pour des salaires de misère, ils dépucellent nos filles et assassinent nos enfants !

Quelques femmes accompagnaient les hommes et n’étaient pas en reste !

– L’abbaye est devenue un lieu de perdition depuis que les Pères des Missions de Scheut n’ont pas sourcillé quand cette bande d’illuminés a débarqué un soir d’été. Sous prétexte de charité chrétienne les pères ne les ont pas expulsés. Pire le père Roger a même sympathisé avec eux ! Si vous saviez ce que l’on y fait le soir ! Croyez-nous ! Ces sabbats n’étaient religieux que par la présence du diable qui y officiait ! Si vous aviez vu la Mathilde, une des deux filles du groupe. Une sourde et muette ! Mais elle était douée pour faire parler son corps et faire entendre le désir ! Elle a tourné la tête à nos garçons et fait perdre la raison à nos maris cette traînée !

– Oui, c’est vrai Monsieur l’inspecteur, elle est sourde et muette, elle ne sait ni lire ni écrire mais pour le reste elle sait comment faire pour communiquer avec nos hommes !

– C’est la vérité, je vous le jure Monsieur le commissaire, quelqu’un qui le tient du copain de mon cousin pourra certifier l’authenticité de mes dires. Cette allumeuse de première fit scandale un soir d’été alors que les hippies jouaient sur leurs guitares leur nostalgie de San Francisco. Percevant probablement le rythme de leurs instruments cette moins que rien s’est mise à onduler et elle ne s’est pas gênée au passage pour se libérer de son pagne rose bariolé de coquelicots.

– Mon Dieu ! Entre nous je peux vous le dire Monsieur le commissaire quel corps de déesse ! Je n’avais jamais vu ça ! Et Sébastien, le maréchal ferrant du coin poursuit.

– Le feu montait en nous, Monsieur le commissaire, au point que toute la caserne de pompiers de Soignies n’aurait pas suffi pour venir à bout de l’incendie qui nous dévorait de partout ! Et tous y allèrent d’un gros rire gourmand. Mais Sébastien revint rapidement sur terre. Sa femme lui rappela sa présence et lui administra une double gifflé monumentale...

– Coureur de jupons va ! Que faisais-tu là toi ? Et moi qui pensais que tu travaillais aux champs jusque tard le soir !

Mais déjà un autre témoin s'avança :

– Cette femme c'est le diable Monsieur le commissaire. Elle finira par vider nos lits. C'est une mangeuse d'hommes et aujourd'hui elle broie même nos enfants. Notre pauvre petit Rémi, sanglota-t-elle, tout en prenant soin de synchroniser au mieux sa parole et ses larmes.

Pierre, de la ferme voisine, enchaîna prestement.

– Monsieur l'inspecteur faites vite votre besogne car de notre côté on ne restera pas les bras ballants bien longtemps !

Sur le chemin de retour vers le commissariat le ronronnement douillet du moteur emporta les pensées de notre apprenti Maigret sur des nuages de passage qui onduaient avec des formes bien désirables ! Rapidement il se reprit sachant pertinemment bien que ses errements érotiques sur la personne de Mathilde ne feraient pas progresser l'enquête. Après ce temps de réflexion il en vint à la conclusion que l'essentiel pour l'instant était de sécuriser les environs de l'abbaye afin d'éviter tout dérapage d'un villageois trop échaudé.

La nuit se passa sans incident majeur. Le lendemain matin un nouvel attroupement se fit devant l'église. C'est que les ados, une fois rentrés dans leur famille, avaient parlé de leur sinistre découverte et certains avaient relevé que le petit Rémi portait au poignet gauche un petit bracelet en macramé tout semblable à ceux que fabriquait Mathilde avec art et dextérité.

Après avoir tous rêvé de caresser la peau de Mathilde aujourd'hui tous voulaient sa peau. Tous se rappelaient aussi que plusieurs fois le père du petit Rémy avait refusé de vendre son pain à ces étrangers prétextant qu'ils ne le méritaient pas. Tous voyaient déjà dans la mort de Rémy l'accomplissement d'une vengeance impitoyable !

L'arrivée précipitée d'une fourgonnette de gendarmes calma les véhémences matinales et empêcha les justiciers de prendre la direction de l'abbaye.

C'est alors que les événements se sont précipités. La presse s'empara de l'affaire et quelques politiques, toujours en quête de voix, affirmèrent devant les caméras qu'ils ne céderaient pas au désordre et qu'ils seraient les garants de la paix citoyenne.

Il fallait donc enquêter à l'abbaye, chez ces hippies farfelus et trouver un moyen d'interroger Mathilde et de découvrir comment ce bracelet à charge avait abouti au bras de Rémi. Ce n'était pas que le commissaire la considérait comme coupable. La signature du crime lui semblait bien trop grossière. Un assassin ne dévoile pas son crime en mettant au poignet de sa victime sa signature ! Arrêter Mathilde présentait pourtant à ses yeux un double avantage. D'une part la foule, qui désigne à l'avance son coupable, est satisfaite et se calme, d'autre part l'arrestation de Mathilde peut, en l'isolant, lui sauver la vie. Allez savoir ce qui peut arriver quand la folie gagne les hommes ?

En franchissant le porche monumental et classé de l'abbaye le commissaire avait hâte d'interroger la bande qui y squatte et surtout la hâte d'être en présence de cette Mathilde qui semble marquer de manière indélébile ceux qui s'en approchent. Le com-

missaire se demandait, de manière inconsciente peut-être, si lui aussi succomberait au charme de l'indéfinissable présence communicative qui semblait l'irradier.

Dans une petite cour de l'abbaye, autour d'une table bancale faite de bric et de broc, une bande de quatre chevelus et deux nanas, dont Mathilde, épluchaient des légumes. L'air grave, tous semblaient préoccupés. À mon arrivée tous entourèrent Mathilde comme pour la protéger. L'un d'entre eux, sans doute plus proche, ou amant, mit sa main sur son épaule. Mathilde occupa un instant tout l'espace de vision du commissaire. Sous une chevelure de lionne s'exprimaient un visage et un corps à réveiller les morts. La sauvageonne semblait sortir en droite ligne du livre de la jungle de Kipling.

– Peace ! Peace and Love ! Monsieur le commissaire ! Lança l'homme qui tenait l'épaule de Mathilde. Nous ne sommes pas des assassins ! Ni Mathilde, ni personne ici n'a tué le petit Rémi. Nous l'aimions tant cet enfant et Mathilde en particulier !

Voyant que ces originaux, allaités par les Beatles et mai '68, n'avaient rien à voir avec les primates décrits par les autochtones le commissaire jugea préférable de parler sans emphase. Le commissaire présenta avec beaucoup d'humanité les raisons qui le poussaient à arrêter Mathilde. Il leur raconta la découverte au bras de l'enfant décédé du bracelet en macramé qui semblait ne pouvoir venir que de Mathilde.

L'homme qui serrait plus fort Mathilde répliqua.

– Monsieur l'inspecteur, je m'appelle Philippe et je puis vous assurer que Mathilde ne ferait de mal à quiconque, surtout pas aux enfants qu'elle adorait et à qui elle faisait de petits cadeaux d'amitié comme en témoigne ce bracelet au bras de Rémi. Mathilde est sourde et muette, elle ne peut ni lire ni écrire mais ce n'est pas une amputée du cœur. Un soir elle est arrivée ici et personne n'a jamais su d'où elle venait. Les appels à témoins sont restés lettre morte. Nous l'avons recueillie et apprivoisée. Cela arrangeait tout le monde car personne ne savait qu'en faire. Mathilde est l'innocence même, elle ignore le mal, c'est comme si elle n'était pas ce monde. Certes, elle ignore les belles manières d'une société peu ouverte à la différence. Si elle a choqué des personnes ce n'est en aucun cas par méchanceté ou par provocation ! Le commissaire, d'un ton amical, convainquit le petit groupe qu'il serait mieux qu'il arrête Mathilde afin de la protéger des esprits exaltés toujours prêts à lancer la première pierre pour lapider l'objet, aujourd'hui Mathilde, de toutes leurs peurs.

Le groupe protesta, mais sans grande conviction. Sans religion mais adeptes de la Bible ils se souvenaient que Caïn avait tué Abel et que depuis lors la puissance et la loi appartenaient au plus fort et que les petits seraient toujours sacrifiés.

Après une séance d'embrassades et de pleurs, à laquelle Mathilde semblait ne rien comprendre, menottes aux poings, ainsi que l'exigeait le règlement, elle fut amenée à la fourgonnette sous les huées et quolibets de quelques chasseurs aussi stupides qu'alcoolisés. La pauvre, apeurée, fut incarcérée à la prison de Mons. Le commissaire avait bien tenté de la mettre dans un lieu médicalisé et sécurisé, mais il n'y avait de place nulle part.

Les jours suivants le village retrouva une certaine sérénité. Le petit Rémi eut droit à des funérailles poignantes. Au micro chacun y alla de sa phrase attendrissante et cicatrisante. Pour ne pas provoquer l'émeute la petite communauté resta cloîtrée dans l'abbaye pendant la cérémonie. Le petit groupe invita le Père Roger avec qui il fraternisait depuis son arrivée. Il présida une petite cérémonie improvisée. Ce temps de recueillement se faisait à la mémoire du petit Rémi et en soutien à Mathilde qui ne pouvait avoir pour l'instant aucune visite. Son compagnon Philippe était inquiet et inconsolable.

C'est aussi le jour même de l'enterrement que le commissaire reçut le rapport d'autopsie du petit Rémi. Le procès verbal releva que l'enfant était déjà mort quand on l'avait déposé sur son lit de feuilles mortes. Rémi s'est tué instantanément suite à une chute (accidentelle ou provoquée) qui a fracturé sa boîte crânienne. On ne décela ni trace de violence ni sévices d'aucune sorte. La chute semble avoir été l'unique cause de la mort.

Le commissaire avait à peine terminé sa lecture qu'un collègue entra dans son bureau et d'une voix perturbée lui dit :

– Monsieur le commissaire un appel urgent de la prison de Mons pour vous.

Le commissaire sentit son sang se glacer. Il avait pensé à tout, mais il n'avait pas prévu le pire.

– Oui, Monsieur le commissaire, c'est tragique. C'est arrivé vers 11h ce matin, juste pendant les funérailles du petit Rémi. Elle a tissé une corde à l'aide de bandelettes déchirées dans ses draps.

Le commissaire s'affaissa sur sa chaise. Un violent sentiment d'échec l'étreignit. Il se sentit coupable de cet isolement insoutenable imposé à Mathilde. Il s'en voulait aujourd'hui de n'en avoir pas mesuré la tragique conséquence. Mathilde n'avait pu communiquer à quiconque ses angoisses, ni clamer son innocence ! Il avait bien pensé lui rendre visite mais emporté par les tourbillons de l'affaire il ne l'avait pas fait et puis il n'avait pas encore trouvé le moyen de communiquer avec Mathilde. Quel gâchis, mais quel gâchis ne cessait-il de répéter. Son côté philosophe remonta à la surface et il se dit que nombre de crimes ne seront jamais punis puisqu'ils se font en toute légalité ! Le commissaire savait qu'au pire il risquait un reproche, voire un blâme et il se dit qu'il était donc bien vrai que seul le fil ténu des circonstances fait d'un homme un criminel ou un saint !

Le lendemain les titres de la presse s'étaient triomphants et sans réserve...

- *Prise de remords elle se suicide à la prison de Mons !*

- *Justice est faite ?*

- *Le petit Rémi peut reposer en paix !*

Avec rage le commissaire jeta un à un les journaux à la corbeille. Il était écoeuré, de plus ses supérieurs lui demandaient de fermer le dossier au plus tôt puisque la présumée coupable avait elle-même rendu justice à sa victime.

Mais avant d'agir de la sorte le commissaire voulut faire une dernière visite à l'abbaye.

Certes, il ne s'attendait pas à être reçu avec enthousiasme. Toute la petite bande était profondément abattue en apprenant la disparition dramatique de Mathilde. À la lecture de leurs regards révoltés l'inspecteur se sentit immédiatement désigné comme responsable du sort tragique de Mathilde. Le meurtrier c'était bien lui. Ils n'échangèrent que des banalités entremêlées de culpabilité et de remords. Tous ressentait la cruauté injuste d'une situation que l'on aurait pu éviter. Et loin des caméras et des micros le commissaire reconnut son erreur.

Restait à rencontrer le Père Roger. En tant que proche voisin et d'ami de la communauté il pourrait avoir des choses à dire, voire à cacher ?

Le Père portier qui accueillit le commissaire sur le pas de la porte lui confirma que le Père Roger était rentré à Bruxelles au lendemain du drame et qu'hier il était parti rejoindre une communauté au Zaïre. (C'est ainsi que s'appelait l'ex Congo Belge à l'époque.) Ce qui pouvait ressembler à une fuite irrita sérieusement notre commissaire qui s'interrogea.

– Aurait-il accompli un acte délictueux ? Aurait-il, comme d'autres ecclésiastiques, jeté son idéal aux orties et sombré dans une morbide affaire ?

Que s'était-il donc vraiment passé en ce premier mai au parfum de muguet fané ? Le commissaire avait un sentiment d'échec. La vérité lui échappait et celle que tous présentaient comme officielle semblait arranger tout le monde et à vrai dire cette version était aussi la plus confortable pour lui. Mais sans cesse la même question torturait le commissaire. Quelle raison aurait eu Mathilde d'assassiner Rémi et de lui mettre au préalable un bracelet de sa fabrication comme pour mieux parapher sa culpabilité ?

Le dossier fut définitivement classé. Il fallut se plier et passer à autre chose.

Quelques années plus tard Cardon Davels apprit que ceux que l'on avait pris pour des excentriques étaient en réalité des enfants de la révolution culturelle issue de mai '68. Ils avaient de vrais diplômes, de vraies compétences et de vrais parents et grands parents fortunés qui leur ont légué de vrais héritages. En 1978, ils ne furent pas tous les grands absents d'une coopérative qui acheta le site. Ainsi, après la vente par les Pères de Scheut naissait l'habitat groupé de l'abbaye de Saint-Denis.

Le commissaire caressa sa pipe, avala une gorgée de cognac et vérifia sur son horloge électronique le jour et l'heure. Oui il était bien revenu en 2010 !

– Demain je reprends cette première affaire en main. Ma retraite ne pourra jamais être sereine si je ne résous pas cette affaire.

Le lendemain le commissaire commença sa journée en téléphonant à la rédaction du Sonégiens. Le directeur lui confirma ce à quoi il s'attendait. L'amorce du premier texte avait été anonymement déposée dans la boîte aux lettres du journal. La rédaction remis cette amorce aux organisateurs du concours qui la reprirent à leur compte.

L'ex-commissaire se rendit sur Internet et activa sa recherche: Pères de Scheut. Et le miracle se produisit. Dans le quartier de Scheut à Anderlecht il découvrit une

adresse et un numéro de téléphone à leur nom. Les derniers Pères, qui se comptaient sur les doigts d'une main y menaient une retraite paisible et le Père Roger faisait partie de ces derniers Mohicans.

Un rendez-vous fut fixé pour l'après-midi même et c'est le cœur battant que Cardon Davels emprunta l'autoroute toute rapiécée pour se rendre dans ce vieux quartier de la capitale.

Dès son arrivée on l'introduisit dans un parloir chargé de statuettes artisanales rapatriées d'Afrique et d'Asie. Le Père Roger accueillit chaleureusement l'inspecteur. Ni l'un ni l'autre ne s'étaient rencontrés jadis à l'abbaye de Saint-Denis. Cela leur évita de devoir dresser mutuellement l'inventaire désastreux des dégâts impitoyables de l'âge.

L'inspecteur, en vrai professionnel, scruta l'ecclésiastique avec attention et ne découvrit, à première vue, aucune perversité dans ce regard qui semblait avoir sauvegardé l'insouciance et la sérénité d'une enfance probablement heureuse.

– Vous savez mon Père c'est mon premier jour en tant que retraité mais je crois que je ne trouverai pas le repos tant que je n'aurai pas compris ce qui s'est passé en ce premier mai 1975. L'affaire a finalement été bâclée. Plus personne ne semblait souhaiter l'émergence de la vérité dans ce drame qui fut le grand échec de ma carrière. Néanmoins aujourd'hui quelqu'un m'a provoqué et m'a incité nominativement à reprendre l'enquête.

Le commissaire raconta brièvement au père les péripéties qui ont mis dans ses mains cette amorce de texte qui n'avait rien d'une fiction. Il lut le texte, haussa la voix et accentua les syllabes en prononçant Conrad Valdes.

– Conrad Valdes c'est moi Père Roger ! Cardon Davels !

Conrad est l'anagramme de Cardon et Valdes celui de Davels !

Là ce n'est plus du hasard vous en conviendrez !

Je vous en ai voulu mon Père. Votre départ précipité m'a intrigué. Pourquoi avez-vous fui alors que l'enquête exigeait votre présence ? Pouvez-vous m'en dire plus aujourd'hui ? Rassurez-vous mon objectif n'est pas de rouvrir le dossier. Depuis le temps il y a prescription. Mais je ne suis pas le seul à garder un goût amer de l'affaire de la décharge, quelqu'un semble vouloir se libérer d'un secret trop lourd à porter.

– Monsieur l'inspecteur, vous avez raison. Personne n'a été bien courageux dans cette affaire. C'est vrai on m'a confié toutes les clés permettant d'élucider ce drame. Mais vous savez Monsieur le commissaire que les secrets de la confession ne peuvent pas être divulgués. Mon choix était cornélien. Je ne souhaitais pas me soustraire à l'autorité civile qui exigerait que je parle et pourtant je ne pouvais trahir celui qui m'avait confessé le fardeau qui était le sien. C'est ainsi qu'avec l'accord de mes supérieurs j'ai précipité la date de mon départ pour les missions au Zaïre. J'ai compris toute ma lâcheté le jour où les journaux qui arrivaient avec retard au Zaïre m'apprirent que j'avais aussi sur la conscience une part de la mort de Mathilde. Je suis

désolé commissaire je ne peux pas vous en dire davantage et nous sommes obligés d'en rester là.

Mais le commissaire n'était pas du genre à lâcher sa proie aussi facilement !

– Père je vous pose une dernière question qui en rien ne trahira les secrets de la confession. Dites-moi simplement qui dans la bande était le plus croyant et le plus pratiquant ?

Le Père esquissa un large sourire qui confirma à son hôte qu'il n'était pas dupe de la manipulation.

– Vous avez du talent et de la suite dans les idées Monsieur le commissaire. Je crois que maintenant vous trouverez facilement. Mais surtout ne négligez aucune piste même pas la vôtre... qui sait ?

Le commissaire reprit le volant de sa Twingo. Il avait le sentiment d'avoir fait un pas important, mais la dernière phrase du Père Roger le laissa muet et incrédule. Qu'insinuait-il ? De retour chez lui le commissaire fit ses valises. Il avait promis à sa sœur de commencer sa retraite en partageant avec elle un séjour à la mer. Sa sœur Anne-Marie, de sept ans son aînée vivait seule. Elle avait un appartement à la côte, à La Panne. Il était persuadé que l'air du large lui ferait le plus grand bien et que ragail-lardi, il en était sûr, dès son retour, il bouclerait très rapidement son enquête. Il passa une semaine agréable en compagnie de sa grande sœur qui ne cessait de le dorloter depuis le décès de sa compagne. Son esprit oxygéné à l'air libre de la mer débroussailla les dernières friches du mystère de la décharge.

Le commissaire avait tout deviné excepté que l'épilogue lui serait livré à domicile dès son retour de vacances. Tout le mystère de la décharge gisait au fond de sa boîte aux lettres.

De retour chez lui il ouvrit religieusement l'enveloppe et ce n'est pas sans émotion qu'il déplia la feuille :

*À Monsieur le commissaire Cardon Davel :*

*Monsieur le commissaire;*

*Cette semaine le Père Roger, avec qui j'ai gardé des contacts amicaux, m'a téléphoné.*

*Il m'a mis au courant de votre recherche de la vérité dans l'affaire du petit Rémi.*

*Oui je vous ai provoqué à reprendre l'enquête par l'intermédiaire du concours de Nouvelles.*

*Je vous confirme que si meurtre il y a eu c'est bien de celui de Mathilde qu'il s'agit et non pas de celui de Rémi. Le petit Rémi jouait seul dans les ruines de l'abbaye quand il est tombé dans la piscine creusée par les Pères. Malheureusement la piscine avait été vidée pour procéder à l'entretien annuel et sa tête s'est fracassée sur le béton. Il a poussé un cri strident et nous sommes accourus à son secours mais c'était trop tard. L'enfant qui avait fait des bracelets en macramé avec Mathilde l'après-midi était mort.*

*Vous vous souvenez sûrement de la haine que nourrissaient quelques villageois vis-à-vis de nous. Ils ne supportaient pas notre mode vie si peu conforme à ce que eux vivaient. La peur nous a tenaillés et nous avons agi de la manière la plus stupide qui soit, sûrs que nous étions que tous allaient nous lyncher.*

*En déposant, ostensiblement, la dépouille de Rémi près de la décharge nous n'avons pas prêté attention au bracelet que portait l'enfant et qui faisait de Mathilde la coupable idéale. Pris de remords et pour disculper Mathilde nous allions tout vous avouer mais entre-temps nous avons appris le décès de Mathilde et la clôture précipitée du dossier. Paniqués il nous a semblé préférable de nous taire. À quoi bon se créer de nouveaux ennuis si nous ne pouvions plus rien pour Mathilde ? Mais nous n'avions pas pesé le poids de ce silence qui s'est alourdi de jour en jour et d'année en année sur nos consciences. D'où cette envie d'en finir avec les vieux fantômes du passé.*

*Nous porterons le poids du deuil de Mathilde, avec d'autres, jusqu'au dernier jour. Elle qui illuminait nos jours par sa bienveillance et son ignorance de la méchanceté sera jusqu'au dernier jour notre manque quotidien.*

*Philippe.*

*Le commissaire se rappela les dernières paroles du Père Roger : « Mais surtout ne négligez aucune piste même pas la vôtre... qui sait » ? Le commissaire prit son tout nouveau stylo bling bling... Il écrivit :*

*« Je considère l'affaire de la décharge définitivement close. Le meurtre n'était pas là où je le cherchais et en cherchant les meurtriers je me suis retrouvé dans la bande. Moi aussi j'aurais pu sauver Mathilde. »*

*C'est ainsi qu'emporté dans son élan le commissaire écrivit les semaines suivantes cette nouvelle qu'il dédia à Mathilde, elle qui jusqu'à la fin de ses jours sera sa muse.*





### SUJET PROPOSE...

*Fred était certaine de n'avoir jamais mis les pieds dans le cimetière de Fayt-lez-Manage et pourtant quand elle est y entrée, poussée par une irrésistible envie, de suite elle s'est dirigée vers le tombeau de la famille Dupont. Heureux hasard, a-t-elle pensé ! Sauf que cette fois, en y revenant accompagnée de son ami, elle lui a tout de suite déclaré : "La tombe de la famille Machin est là, la troisième en partant de la gauche, et tu y trouveras deux femmes décédées le 18 juin 2009, Marie et Francine. Pourquoi, oui, pourquoi le besoin de revenir sans cesse au cimetière et vers ces deux femmes qui hantent ses nuits depuis une semaine...? Bizarre ce message délivré par un notaire, je n'ai aucun parent dans la région qui soit mort récemment. Et pourtant, ce n'est là que le début des surprises, l'adresse du notaire conduit à une vieille bâtisse vide depuis trente ans. En fait depuis le décès dudit notaire...*

## Frédérique et le chat du cimetière

Luc MARIS

*... et même si ce n'est pas vrai,  
il faut croire à l'histoire ancienne.*

**Léo Ferré**

Mademoiselle Frédérique, que ses amis et sa famille ont toujours appelée Fred, est la nouvelle institutrice de l'école primaire de Bellecourt, un petit village dont, il y a un an, elle ne connaissait même pas le nom. Elle s'y sent fort seule. Elle n'a de contact qu'avec la marchande de journaux qui lui loue un studio en face de l'église, à proximité de l'école, et avec les quelques mères de ses élèves; des contacts que sa timidité rendent brefs et peu chaleureux. Pendant ses études, elle a connu, sur les trains et les autobus, un garçon de son âge, nommé Antonin. Certains dimanches après-midi, il passe la prendre pour une balade. Elle le nomme son "prétendant". Mais elle n'est pas sûre du tout que cet Antonin soit inscrit dans son avenir.

La solitude lui est un pénible fardeau. Et la vie, jusqu'ici, ne l'a guère épargnée. Ses parents sont morts sur la route de leurs vacances quand elle avait six ans. Un oncle et une tante l'ont recueillie; ils l'ont considérée comme la sœur de leur fille Paula. Malgré leur gentillesse, elle a toujours vécu sa présence chez eux comme une espèce d'intrusion. Et l'absence de ses parents lui est restée comme une douloureuse cicatrice. Dès qu'elle a eu terminé ses études, elle a accepté la première place qui lui était proposée.

## **DIMANCHE 18 avril 2010**

C'est dimanche aujourd'hui, et comme souvent, c'est pour elle un dimanche d'en-nui. Son ami Antonin lui a téléphoné qu'il passerait à Bellecourt le soir. Elle aurait pu aller à Mons, passer quelques heures chez son oncle et sa tante. Elle y a renoncé. Elle le fait parfois, pas trop souvent. Car ils sont fleuristes, et pour eux, le samedi et le dimanche sont les jours les plus achalandés. Malgré leurs protestations, Fred craint de les encombrer et de les retarder dans leur travail.

Il est deux heures. Elle quitte son petit studio, prend sa voiture et roule un peu au hasard. A une croisée de chemins, un portail de pierre l'attire, elle s'y arrête. Derrière ce portail, le cimetière du village voisin, Fayt-lez-Manage s'étage sur une petite colline. Pourquoi s'y est-elle arrêtée? Pourquoi est-elle là? La mélancolie de ce jour d'un printemps hésitant, peut-être. Et puis, les cimetières lui rappellent son enfance : son oncle et sa tante géraient, à Mons, un commerce de fleurs en face de l'entrée du grand cimetière. Sa tante, dans la boutique de fleuriste, régnant sur d'entêtants parfums mortuaires; son oncle, dans les serres, passant de longues journées à encourager les floraisons.

Fred, appelons-la Fred comme tout le monde, se souvient. Pendant les vacances, avec sa cousine Paula, elles avaient la permission d'aller se promener dans le cimetière d'en face. Les deux fillettes s'étaient inventé un jeu : trouver, dans ce dédale d'allées tortueuses et ombragées, les tombes occupées par des Dupont. Elles avaient fini par en répertorier plusieurs dizaines qu'elles inscrivaient sur un vieux cahier. Dans leurs explorations, Victor, le chat de Paula, les accompagnait souvent. La queue dressée à la verticale, il entrait dans le cimetière en passant fièrement sous la pancarte "Animaux strictement interdits", puis les suivait, folâtrant de pierre tombale en pierre tombale sans jamais s'éloigner d'elles. Ce chat tenait une grande place dans leur vie. Elles lui attribuaient une intelligence dont elles ne créditaient pas grand monde dans leur entourage et c'est vrai qu'il était paisible, futé, affectueux. Sa mort, il y a cinq ou six ans, leur avait causé à toutes deux un long chagrin. Et quand, ensemble, elles évoquaient leurs souvenirs de jeunesse, elles les classaient en trois périodes : avant Victor, pendant Victor, après Victor. Mais Paula, depuis un an, est étudiante au Canada. Pour Fred, ce passé semble bien loin, à présent!

Elle a quitté sa voiture. Un timide soleil se montre entre les nuages. Elle entre dans le petit cimetière campagnard. Dès le portail franchi, elle se trouve devant un monument assez prétentieux. Fred sourit en y lisant l'inscription :

## **Sépulture de la famille Dupont-Champerdu.**

Hasard peu surprenant pense-t-elle, des Dupont, il y en a partout. Instinctivement, elle se sent reprise par le jeu de son enfance, et pénètre plus avant dans l'allée qui s'ouvre à sa gauche. La troisième tombe sur la rangée qui longe le mur du cimetière domine les autres et l'attire. Elle l'a remarquée à cause d'un chat noir qui semble l'observer assis sur la pierre, immobile. De loin, on croirait une statuette égyptienne. Mais il est noir, tout noir avec sous le museau une petite touffe de poils blancs. Un sosie de ce pauvre Victor qu'avec Paula, elle a tant pleuré. Mais à son approche, le chat s'anime, s'étire, puis s'enfuit. Au même instant, le soleil disparaît, caché par un gros nuage noir et le cimetière devient sinistre. Fred s'arrête devant la tombe que vient de quitter le chat. Deux prénoms y sont gravés :

**Marie, née le 7 avril 1989, décédée le 18 juin 2009**

**Francine, née le 7 avril 1989, décédée le 18 juin 2009**

Deux prénoms et, par deux fois, les mêmes dates. Fred imagine ces deux jeunes filles, nées toutes deux le même jour, et mortes aussi le même jour, à l'âge qu'elle-même a atteint aujourd'hui : vingt ans. Et soudain, elle calcule : elle est née le 7 février 1990 et nous sommes aujourd'hui le 18 avril. Vingt ans, deux mois et onze jours. Elle a aujourd'hui le même âge, exactement le même âge, au jour près, que cette Marie et cette Francine inconnues avaient atteint au moment de leur mort. Fred en éprouve comme un frisson. Entre temps, le nuage noir a envahi tout le ciel, un orage menace. Un dernier coup d'œil autour d'elle : mais non, le chat ne reparait pas et l'endroit, tout à coup, lui paraît hostile. Fred s'en éloigne à la hâte, remonte dans sa voiture et rentre chez elle.

Le soir, elle retrouve Antonin. Il est gai, il est pressant, Antonin. Un peu trop pressant, estime parfois Fred. Ce dimanche, il n'a pas pu venir plus tôt, à cause du football. Antonin est un grand sportif. Il connaît le football sur le bout des doigts. Entendons-nous bien, sur le bout des doigts, pas sur le bout des orteils; ses orteils n'ont que rarement touché un ballon. Tous les dimanches, l'équipe de son coeur mobilise ses supporters. Coiffés de bonnets rouge et bleu, brandissant de grandes écharpes aux mêmes couleurs, soufflant dans des mirlitons, Antonin et une trentaine de ses camarades montent dans un autocar et vont assister au match de leurs idoles. Ils en reviennent joyeux ou déprimés, selon le résultat, mais dans une ambiance, tous comptes faits, assez pareille. Et l'autocar au retour, invariablement, est tout envahi par une forte odeur de bière. Les hommes savent pourquoi, dit la publicité. Les femmes, en général, et Fred ne fait pas exception, restent davantage perplexes.

Aujourd'hui, son ami lui paraît gentil pourtant, et elle entreprend de lui raconter son aventure de l'après-midi, le chat, les deux jeunes mortes. Mais Antonin, ces bizarreries funèbres l'agacent. En dehors du sport, beaucoup de choses l'agacent, d'ailleurs. Il coupe court, se moque. Ils discutent, se disputent mais finalement, Antonin, grognon, accepte de voir les choses de plus près, le dimanche suivant : son équipe est au repos, ce jour-là.

La semaine se passe sans qu'ils aient l'occasion de se voir. Fred est à son école, Antonin à son travail. Après sa classe du lundi, Fred est passée chez la marchande de journaux, sa propriétaire, et s'est informée sur ces deux jeunes femmes mortes toutes deux le même jour, à vingt ans. " Les soeurs brûlées ", un affreux drame, lui raconte la marchande. C'était l'an passé, le jour de la fête du village à Fayt, le Carnaval d'été. Il y avait ce soir-là un bal costumé. Marie et Francine, deux sœurs jumelles, y avaient assisté, déguisées à grand renfort de tulle, de paillettes et de crinolines. Un orage était passé sur la région et à leur retour, l'électricité était coupée dans tout le quartier. Pour leur éviter l'obscurité, les parents des deux jeunes filles avaient allumé au bas de l'escalier une rangée de luminaires, coupelles d'argile grées en bougie. La jupe de Marie avait effleuré la flamme d'une de ces bougies et en quelques secondes la malheureuse était devenue une torche vivante. Sa sœur, en voulant la secourir, avait connu la même infortune. Aucune des deux n'avait survécu. Toute la semaine, cette horrible histoire obsède Fred.

## **DIMANCHE 25 avril 2010**

Antonin vient chercher son amie au début de l'après-midi. Le premier, il propose d'aller au cimetière de Fayt et cela étonne un peu Fred qui avait décidé de ne pas lui en reparler. "Allons voir ça de plus près! " insiste-t-il. Sans peine, ils retrouvent le petit enclos, saluent la sépulture Dupont-Champerdu, prennent la grande allée sur leur gauche. "Le chat n'est pas là, remarque Antonin, railleur, peut-être l'as-tu rêvé...". Fred ne répond pas. Mais en approchant de la tombe des deux soeurs, elle remarque un petit pavé posé sur la pierre tombale, en plein milieu; et sous ce pavé, un papier, on dirait une lettre.

Antonin monte sur la pierre, tend le papier à Fred qui le déplie avec précaution pour éviter qu'il se déchire. C'est une lettre en effet, une vieille lettre qui paraît avoir passé des mois sous les intempéries. Pourtant, Fred en est certaine, elle n'était pas là huit jours plus tôt. Elle est tout juste lisible, à moitié effacée par l'humidité et le temps. La date est complètement brouillée. Avec Antonin, elle déchiffre :

*Mademoiselle,*

*Pour affaire vous concernant, veuillez passé en mon étude dans les délais les plus brefs. Avec mes salutations distinguées, Eugène Gabon, notaire.*

**Notaire E. Gabon, rue Saint-Laurent, 33, Fayt-lez-Manage.**

Aucune date lisible, aucune adresse non plus qui puisse identifier la demoiselle destinataire. Mais en bonne institutrice, Fred, mentalement, a souligné d'un gros trait rouge ce "veuillez passé " incongru. Elle met des heures, chaque semaine, à préparer des dictées pour ses élèves, parfois découragée, avec le sentiment de mener un combat d'arrière-garde. Pourtant, un notaire, un homme cultivé, qui a laissé passer une pareille faute, elle arrive difficilement à l'imaginer. Mais qui sait? Elle se dit parfois qu'un inspecteur scolaire, un jour, l'avertira de son passage dans sa classe en lui envoyant un SMS : "V pa C 2min"

"Allons voir ce notaire!" propose-t-elle à Antonin.

"Tu es folle? Un dimanche après-midi! D'ailleurs j'ai promis à mes parents de rentrer pour le dîner, ma sœur et son mari seront là ce soir et ils tiennent à me voir. Mon père voudrait que je m'associe à mon beau-frère dans son entreprise de peinture. Mais j'hésite et on va en discuter. J'ai juste le temps de te reconduire chez toi".

Ils sont venus dans la voiture d'Antonin et Fred n'a pas le choix. Antonin la dépose au village. Fred se retrouve seule avec ses obsessions. Elle est déçue. Mais elle se promet d'aller sonner chez ce notaire le mercredi suivant, après l'école.

"Rue Saint-Laurent à Fayt-lez-Manage? C'est la deuxième rue à droite, après la petite gare de Fayt. Mais n'allez pas trop loin avec votre voiture dans cette rue, sinon vous n'en reviendrez pas!", lui dit sa propriétaire la marchande de journaux. Quant au notaire Gabon, elle pense se souvenir d'un notaire de ce nom, mort, il y a très longtemps. "Mais je n'ai jamais rien hérité, ni ici, ni à Fayt..." ajoute-t-elle en riant.

Fred prend sa voiture, gagne Fayt, passe devant la gare, et prend cette deuxième rue à droite, Une plaque l'indique, c'est bien la rue Saint-Laurent. Fred roule entre deux rangées de maisons modestes et passablement défraîchies. Au bout d'une centaine de mètres, la rangée de droite s'interrompt et une voie de chemin de fer vient longer la route. Un peu plus loin, l'alignement des maisons s'interrompt également de l'autre côté. La dernière maison y porte le n° 31. La rue, ensuite, continue dans un paysage de campagne borné à l'horizon par quatre ou cinq cheminées d'usine; elle oblique vers la gauche; au même endroit, la voie de chemin de fer se divise en deux embranchements dont l'un continue à longer la rue, derrière une clôture métallique vétuste. Après une centaine de mètres, les rails disparaissent sous les pissenlits et les orties. Manifestement la voie est abandonnée depuis longtemps. Cette rue Saint-Laurent semble ne mener nulle part. A l'endroit où Fred est arrivée, elle ne mérite plus guère le nom de rue. C'est devenu un chemin grossièrement empierré, parsemé de fondrières boueuses et de flaques d'eau.

Au loin, pourtant, Fred aperçoit une grande maison carrée, à deux étages. Au fur et à mesure qu'elle s'en approche, elle s'étonne. La maison est complètement délabrée, certainement déserte, cernée d'herbe folle, d'orties et de fougères. La façade de briques rouge sombre est, par endroits, noircie par l'humidité. Aux fenêtres pourrissent des châssis d'un bois grisâtre, depuis longtemps veufs de toute peinture. A travers des vitres brisées, pendent des rideaux jaunâtres, tout effilochés, qui ondulent dans le vent. Au-dessus, les corniches sont envahies de mousses et de mauvaises herbes; de longues files de lierre en descendent et s'accrochent à la façade. La tabatière d'une mansarde est ouverte. Des pigeons y entrent et en sortent en roucoulant. Ils vont se percher sur le faite de la toiture, volètent et se chamaillent bruyamment.

Fred surmonte son inquiétude et arrête sa voiture devant la porte d'entrée. Une porte double sur laquelle est clouée une plaque de bois. Fred y déchiffre l'inscription " Notaire Gabon ", peinte en lettres noires. Curieusement, cette plaque et son inscrip-

tion lui paraissent moins vétustes que le reste du bâtiment et que la porte elle-même. Sur le mur, à droite de la porte, un numéro blanc, 33, paraît aussi tout fraîchement peint. Fred cherche où garer sa voiture pour aller voir de plus près. Le bas de la porte a été enfoncé d'un côté, une brèche est ouverte dans le bois pourri. Au moment où Fred arrête sa voiture, un chat noir sort par cette brèche et s'enfuit vers le chemin de fer d'en face. Tout noir, avec une petite tache blanche sur le poitrail. Pendant qu'il traverse la route, un gros nuage noir vient masquer le soleil, la pluie commence à tomber et le décor en devient encore plus désolé. Le chat a disparu. Fred s'affole, redémarre; son auto patine dans la boue, elle réussit pourtant à faire demi-tour et s'éloigne aussi vite que le lui permet ce mauvais chemin.

La semaine se passe. Fred est inquiète. Elle fait faire des exercices de français à ses petits élèves : "*Je ne suis pas passé voir ma grand-mère aujourd'hui, mais je vais passer la voir dimanche...*". Le samedi elle reçoit un SMS : "*Ne peux pas passé demain!!!! L'équipe a un match amicale important!!!! Espère que tu vas bien???? Bisous, Antonin.*" En est-elle triste? Pas vraiment. Mais les faiblesses d'orthographe d'Antonin la font réfléchir. Son air sarcastique quand elle lui a parlé de ce cimetière, son empressement à l'y conduire, le dimanche suivant; et cette lettre, sur la tombe des sœurs brûlées... Et si Antonin lui-même en était l'auteur, de cette lettre d'un soi-disant notaire? Et ne serait-ce pas lui aussi, ou son beau-frère, qui aurait bricolé la plaque de bois trop neuve, clouée sur la porte? Et peint ce numéro 33? Une farce incompréhensible, idiote. Méchante, aussi.

Mais il y a le chat, les chats : celui du cimetière et celui de la vieille maison restent un mystère. D'où sont-ils venus? Que viennent-ils faire dans cette aventure? S'agit-il de deux chats, d'ailleurs, ou d'un seul qu'elle aurait imaginé, rêvé, comme l'en soupçonnait Antonin?

## **DIMANCHE 2 mai 2010**

La semaine a passé. Fred n'arrive pas à apaiser une étrange angoisse. Le samedi, elle a traîné, morose, a commencé puis abandonné quelques corrections. Le dimanche, elle s'est levée tard, s'est essayée à faire l'un ou l'autre rangement dans son studio. L'après-midi, soudain, elle se décide. Elle prend son auto et retourne à Fayt. Le cimetière va bientôt fermer. Dans l'allée de gauche, près de la tombe des sœurs brûlées, trois ou quatre personnes entourent le fossoyeur. Fred s'approche. Sur la tombe, un petit tas noir, immobile, des poils mouillés, hirsutes. Elle a peur de comprendre, hésite à s'approcher. Elle interroge du regard le fossoyeur : " Un chat est venu mourir ici. Je ne l'avais jamais vu avant. Ces bêtes sont parfois difficiles à comprendre. Venir mourir dans un cimetière!". La gorge de Fred se serre, ses yeux se remplissent de larmes. Le fossoyeur prend le chat par les pattes de derrière, se dirige vers un conteneur de déchets à quelques mètres de là pour l'y jeter. Il l'y lance d'assez loin. Est-ce dû aux reflets irisés du soleil dans les larmes qui voilent son regard ? Au moment où le petit cadavre noir va retomber dans le conteneur, il semble à Fred qu'il disparaît dans une gerbe d'étincelles, comme éclaterait et disparaîtrait une bulle de savon. Puis, le soleil se cache.

Que faire encore dans ce cimetière? Que faire de ce dimanche mal commencé et qu'elle terminera tristement, comme si souvent, seule dans son petit studio. Elle repart lentement et ses larmes continuent à couler : ces malheureuses filles brûlées, ce pauvre chat qui lui rappelait Victor. Ses soupçons à propos d'Antonin sont devenus une certitude : c'est lui, c'est certainement lui qui a écrit la lettre trouvée sur la tombe, un faux malhabile. Et c'est lui aussi, aidé peut-être par son beau-frère le peintre en bâtiments, qui a découpé la plaque de bois " Notaire Gabon " et l'a peinte, avec le numéro 33. Pourquoi cette mauvaise farce? pense-t-elle. A-t-il simplement voulu me faire peur et me chagriner pour me jouer ensuite le rôle du consolateur? Mais le chat? Le chat reste un mystère, ce sosie du petit Victor de son enfance, ce chat qu'elle a vu trois fois en quelques jours, annonçant chaque fois un nuage noir qui venait assombrir le ciel? Etait-ce une hallucination, une sorte de cauchemar éveillé dû à sa tristesse, aux déceptions qui ont réveillé en elle le souvenir de temps plus heureux?

Fred est rentrée chez elle. Son studio lui semble un exil. Elle repense à Paula, au petit Victor disparu depuis tant d'années et que son imagination a mêlé à sa vie d'aujourd'hui. Pour cet imbécile d'Antonin, c'est décidé : elle rompra avec lui, même si la solitude lui fait peur. Mais ce chat, ce petit chat? Trois fois, deux fois vivant, mort la troisième fois, elle a revu en lui Victor, le chat de son enfance.

" Suis-je devenue folle? Me voilà seule, toute seule, à vingt ans, dans un minable petit studio, dans des meubles qui ne sont pas les miens, au milieu d'un village qui me reste étranger. Que peut encore m'apporter la vie? "

Fred est désespérée, elle se sent abandonnée, isolée dans un monde indifférent, qui est loin, bien trop loin de l'avenir qu'elle espérait. Allongée sur son lit, elle fixe les taches d'humidité roussâtres qui, au-dessus de sa tête, constellent le plafond. Que peut-elle faire, que pourrait-elle encore avoir envie de faire? Le soir tombe. Fred pleure, sanglote. Puis, toute habillée, elle s'endort d'un sommeil agité.

Sur la petite table, au pied de son lit, l'ordinateur émet un appel discret qui la réveille : un message, un e-mail. Il fait nuit. Elle allume sa lampe de chevet, jette un coup d'œil sur la pendule : il est onze heures du soir. C'est Antonin, sans doute, qui veut savoir où elle en est, avouer sa stupide plaisanterie, s'en vanter, qui sait? Ou s'en s'excuser, peut-être.

Mais non! Le message est anormalement long. Antonin ne dépasse jamais les trois lignes, et encore, en multipliant les points de suspension, d'exclamation, d'interrogation. Fred lit :

<b>De:</b>	<b>paula.lvn@umontreal.ac.ca</b>
<b>Envoyé:</b>	<b>dimanche 2 mai 2010 - 17.14</b>
<b>A:</b>	<b>fred.lvn@skynet.be</b>
<b>Objet:</b>	<b>Bonjour!</b>

*Ma Chère Petite Fred*

*Ça fait si longtemps que je ne t'ai écrit! Tous les jours, je me dis : j'écris à Fred aujourd'hui. Et tous les jours, j'arrive au soir fatiguée, ensommeillée et je me promets: demain, sans faute!*

*Mes études, ça va bien, c'est assez différent ici de ce que nous avons connu en Belgique, il faut beaucoup travailler, on est constamment évalué. Je m'y suis habituée. Et je crois que j'y arriverai.*

*Mais aujourd'hui, j'ai vécu une aventure bizarre que je dois te raconter.*

*Ces dernières semaines, j'ai cru que ma vie allait changer. A la cafétéria de l'Université, j'avais fait la connaissance d'un assistant chargé de cours. Beau garçon, sérieux, très gentil, très empressé, il m'invitait partout, à la cafétéria, d'abord, puis à des conférences, et même une fois, au théâtre. Je suis restée méfiante comme tu m'as connue, mais franchement, ce Charles-Marie me paraissait avoir tout pour plaire.*

*Et puis, ce dimanche midi, il m'invite à déjeuner dans un restaurant. Il faut te préciser qu'ici, à Montréal, comme partout en Amérique, semble-t-il, on passe à peu près sans transition du style MacDonald, fort bon marché, au Restaurant avec un "R" majuscule : moquette, lustres de cristal, porcelaines et argenterie éblouissantes, pianiste en smoking jouant sans jamais s'interrompre des slows un peu kitch sur un immense piano à queue, garçons en habit, etc. Magnifiquement luxueux! Mais aussi, horriblement coûteux.*

*Et le Charles-Marie en question m'invite donc, aujourd'hui, dans un des plus célèbres restaurants de Montréal. Me voilà, dans ma robe la plus élégante, tu la connais, la robe trapèze noire un peu courte, elle ne date pas d'hier, tu te souviens, je te l'ai parfois prêtée; me voilà donc attablée devant lui dans un coin un peu isolé, un peu discret de cette salle extraordinaire.*

*Un Martini, d'abord, comme apéritif. Ce qu'ils appellent ici un Martini, c'est un grand verre de gin auquel on ajoute un chuchotement de Martini. La tête, après ça, me tourne déjà. Et ensuite, caviar, homard, agneau, vin blanc, vin rouge, un dessert énorme. J'avais bu, sans doute, un peu trop. Au fil du temps, en face de moi, je sentais Charles-Marie de plus en plus insistant. Son projet était clairement de me ramener chez lui "pour un dernier verre". Dans son esprit, bien sûr, ça impliquait, qu'après le homard, l'agneau et la banane flambée, ce serait à mon tour de passer à la casserole! Moi, j'hésitais, je trouvais ça prématuré, gênant. J'étais bien embarrassée.*

*Et tout à coup, au moment où je ne voyais vraiment plus comment sortir de ce piège, ne voilà-t-il pas qu'un chat, surgi d'on ne sait où, saute sur notre table et, avant qu'on ait pu l'en chasser, balaie de sa queue un grand verre de vin rouge dont le contenu s'en va éclabousser Charles-Marie. Et pas un peu : sa cravate, sa chemise, son blazer et jusqu'à son impeccable pantalon blanc. Affreux drame! Un chat sur les tables dans le meilleur restaurant de Montréal! De quoi obliger le Maire de la ville à démissionner ou presque! Le Charles-Marie tout écumant de colère. Le maître d'hôtel, écarte sous les regards réprobateurs des clients, houspillant les garçons, utilisant une pile de magnifiques serviettes pour éponger les dégâts. Le pianiste, à l'arrêt complet. Bref*

une espèce de cataclysme. Quant au chat, disparu comme il était venu. Mais j'avais eu le temps de le voir : tout noir, une barbichette blanche sous le museau, un beau petit chat qui m'a tout à fait rappelé notre Victor, tu te souviens?

Charles-Marie, fou furieux, semblait m'avoir complètement oubliée, hurlant, ne parlant plus que de teintureries à rembourser, d'indemnités à lui payer, d'assurances et d'avocats. J'essaie de le calmer, d'attirer son attention. Mais il me repousse, m'ignore, pas moyen de lui glisser un mot!

J'en ai profité : je me suis discrètement éclipsée. Et voilà que sortant du restaurant, je retrouve l'auteur du méfait, paisiblement assis sur le trottoir d'en face et se léchant une patte, indifférent aux regards des passants. La même silhouette, la même attitude gracieuse que jadis, notre pauvre Victor. J'essaye de m'approcher mais dès qu'il m'aperçoit, il s'enfuit et disparaît dans une venelle assez sombre. Je n'ose pas m'y aventurer et je rentre chez moi en pensant à Victor, à nos aventures dans le cimetière de Mons, à toi.

Ici, il est cinq heures de l'après-midi. J'ai mélancoliquement remis ma robe trapèze dans l'armoire. Après tous ces excès, j'ai un peu mal à la tête. Mais j'ai ressenti une envie irrésistible de t'écrire. De t'écrire tout de suite.

Ecris-moi, Fred, réponds-moi! Tous les jours, je me dis : Il faut que je lui écrive! Si elle ne m'écrit pas, c'est qu'elle est, ou très heureuse, ou très malheureuse. Et je suis inquiète en pensant à toi. Mais toi, justement, que vas-tu penser de ton amie Paula qui, au fin fond du Canada, fait la bringue et voit apparaître le fantôme d'un chat? Ecris-moi bien vite, Frédé, écris-moi que non, tu ne prends pas pour une folle ta vieille amie, ta sœur de toujours,

Paula.

.....

Fred s'assied devant son ordinateur. Elle prend en main la souris. Elle clique sur "**Actions**", puis sur "**Répondre**". Ses doigts pianotent sur le clavier. Elle a les yeux rougis, encore. Mais dans la lueur pâle de l'écran se reflète le beau sourire qui illumine son visage. Un sourire venu de très loin, du fond de son enfance, du fond de son cœur.

\*\*\*\*\*



# 1385 et des poussières

Daniel GAYE

L'an 1385, même si l'an mil est déjà loin, l'homme n'a pas encore rangé ses peurs ni ses craintes dans un des recoins de sa mémoire. Assurément, il croit de toutes ses forces à Dieu et à Diable. Le curé, le moine prédicateur lui rappellent sans cesse ce qu'il y a lieu de faire et surtout de ne pas faire s'il ne veut pas mourir dans d'atroces souffrances et, pis encore, être condamné à l'enfer éternel. Mais aujourd'hui, en 2010, l'homme a bien changé. La science, les progrès, les rencontres, toutes ces choses ont bouleversé nos certitudes. Désormais, l'homme sait que rien n'est acquis et que sans cesse il doit recommencer. Pourtant, voilà qu'au sein d'une ancienne abbaye, une étrange communauté vient s'installer, prônant le retour à la nature et l'autosuffisance. Regardée d'un œil amusé par les villageois, considérée comme une réunion d'originaux inoffensifs, elle ne va pourtant pas tarder à inquiéter. Les rumeurs les plus folles vont circuler... « ON » aurait vu de source sûre des sabbats les soirs de lune pleine. Et puis voilà qu'un enfant disparaît, qu'il est retrouvé mort aux frontières du village. La rumeur s'amplifie : « Et si c'était à l'abbaye. » Pour Conrad Valdes, vieux briscard qui a depuis longtemps oublié de croire aux diableries, il s'agit là d'un crime atroce mais réel. Il devra combattre le scepticisme, les rumeurs et les vieilles croyances pour faire triompher la vérité qui n'est peut-être pas celle qu'il croit...

Nous sommes à Bourgenval une entité rurale où il fait bon vivre. Un endroit bucolique au possible qui depuis la nuit des temps se joue avec les éléments pour le plus grand bonheur de ses habitants, tant l'homme y trouva l'oasis recherchée. Il est vrai que le village s'est enroulé jadis comme un enfant autour de son église pour grandir à l'abri des heurs et malheurs des siècles passés. Les lieux sont idylliques. Et les traditions sont restées ancrées dans les mémoires au fil de l'eau. Un vallon où baignent sources et quiétude au cœur de fertiles plaines et qui offre une aire propice à l'éclosion de la vie. De trop peut-être ! C'est aussi dans ce cadre enchanteur que récemment les chaumières vont fumer d'indignation tant la mésaventure déchira les uns et les autres, tous attachés à leurs valeurs respectives. Plus qu'un conflit de générations, c'est un fossé d'incompréhension qui les sépare. Comment est-ce possible ? Des tourments inimaginables pour un tel havre de vie. Pourtant, une fois encore, la réalité dépasse la fiction. L'ami Conrad,

garde forestier du domaine, a bien du fil à retordre avec la population. Le village est à cran. La tension est vive.

Après des siècles de combat contre la nature et les sortilèges anciens, le bourg s'était construit une paix durable. Une enceinte contre les ennemis extérieurs. Et il fallut qu'un groupe d'étrangers s'installe à sa périphérie, à l'insu d'eux pour que tout se bouscule à nouveau. Il suffit de leur seule présence pour que les idées enfouies dans l'oubli, les craintes et peurs oubliées d'antan ressurgissent et fassent trembler les murs des paisibles maisons. Les pires monstres sont en nous, c'est connu ! De l'angoisse apparurent les fruits de la discorde, de la méconnaissance surgit l'incompréhension, des faiblesses germa la haine. L'enchaînement est fatal. Tous les germes du malheur étaient réunis pour le drame. Un enfant du pays fut occis en une nuit de lune pleine. La ronde infernale d'une terre engrossée par le malin.

La colère est grande. Mais contre qui ? La faute retombe sur eux comme le brouillard qui les enveloppe, épais et froid. Un linceul fragile pour une douleur incommensurable.

Evidemment, des doigts désignent les nouveaux venus à la vindicte publique. Il n'y a qu'eux de capables de telles diableries ! Depuis, c'est la guerre... des tranchées. Chacun campant sur ses positions.

En 2010, plus que jamais, les fonds de placement divergent, certains tiennent à leur patrimoine comme aux prunelles de leurs yeux tandis que d'autres, plus téméraires, s'enhardissent pour des choix mieux adaptés à leurs aspirations. Tous veulent avoir raison. Etre ou paraître, deux manières d'être qui s'opposent en ses terres vaines et vagues. Et c'est peu dire quand l'on connaît l'endroit. Il fait froid dans le dos. Si le cœur habité y est d'ordinaire tranquille, par contre, la gangue forestière qui l'entoure reste fort mystérieuse sinon troublante. Imaginez-vous. Sous de grands arbres centenaires de lourdes pierres mégalithiques y trônent telles des sentinelles perdues. Alors que la noirceur y est permanente, des bruits étranges sortent de la terre. Les lieux sont maléfiques. Ils eurent d'ailleurs raison de ces moines qui jadis s'y établirent. Les ressources étant abondantes, l'abbaye prospéra. A l'époque, la connaissance s'écrivait à la plume. Le progrès allait favoriser le développement. L'enluminure était alors tout le talent d'un savoir monacal qui servait bien les intérêts des populations avoisinantes. Au début du moins, ils croyaient. Car au fil de l'eau, les superstitions se succédèrent rapidement aux pires sorcelleries. Les rumeurs tissèrent leur toile emprisonnant le bon sens pour l'hérésie. De drôles de pratiques peu orthodoxes y seraient exécutées. En plus d'un isolement naturel, l'unique lien longe le ruisseau qui relie l'antique prieuré au village. Une mise à l'écart qui arrangeait tout le monde. Leurs membres furent regardés comme des pestiférés. En retour, ces derniers s'enfermèrent à double tour dans leur lourde bâtisse jusqu'à ce qu'un incendie la détruise complètement. Le feu expiant le mal, les ruines furent peu à peu les cris d'angoisses, refermant le doute dans ses entrailles. Désormais, il n'y eut que le gibier pour y venir faire quelques gambettes.

L'histoire aura des sursauts, tant il était écrit que la paix ne serait qu'éphémère. Dernièrement, après un banal camp de vacances, un mouvement de jeunes s'y incrus-

ta. Des originaux qui sous le couvert de fouilles archéologiques ont obtenu l'autorisation de s'y installer à demeure. En réalité, c'est une secte qui allait faire parler d'elle. Que diable pouvaient-ils faire en ces lieux si sordides ? La question brûle les lèvres des villageois atterrés par ce retour de flamme, ravivant des plaies anciennes au point de susciter de vifs remous voire de terribles troubles. L'émoi est complet.

Pourquoi ? « Qu'avons-nous fait pour subir pareil châtement ? » Les gens se cachent, tous fuient la vérité. De peur de quoi ? De qui ? D'une ruine. Non ! De sa réputation. L'endroit est malsain. Il n'inspire que du mépris. Vanté par certains, ignoré par d'autres, il fut mis sous scellés des générations durant tant il rappela de sordides méfaits dont d'aucuns ont peine à croire qu'ils fussent tous imaginaires. Le mauvais sort est lié au sang versé. Aujourd'hui encore, le pays a un mort sur les bras. En sera-t-il toujours ainsi ? La foule interpelle les Dieux, en vain. La loi du silence règne. Et puis, il y a bien ces témoins muets que sont les énormes blocs de calcaire qui gardent la frontière entre les deux mondes. Ils ont en vu bien des choses. Il ne peuvent parler. Tellement elles sont horribles qu'ils en furent pétrifiés à tout jamais. Pardi ! Est-ce l'enfer ? Alors qu'à côté, autour de la place communale, cela semblait être le paradis. Quel paradoxe ! A moins que l'un explique l'autre.

C'est que les anciens ont appris au fil du temps à dompter la bête. Issus des métiers de la terre, paysans, bûcherons, charpentier ou forgeron ont pu domestiquer cette nature farouche et gagner sa confiance. Parallèlement, les peurs se dissipèrent. L'électricité éclaira les esprits. L'homme opta pour des modes de vie plus modernes et conformes à ses espérances. La civilisation les ayant affranchis. La voiture, la télévision et d'autres confort techniques remplacèrent les usages d'hier au point d'en faire oublier les risques et dangers inhérents. Pire, au désintéret succéda une certaine désinvolture. Les gens accoutumés à un meilleur bien-être s'embourgeoisèrent. Atteints par le mal du modernisme, ils perdent conscience. Tous ? Non ! Et ce qui les différenciait hier, les divise aujourd'hui.

Chez les Valdes notamment, hommes des bois de père en fils, ils vivent de la forêt y tirant ressources et plaisir. Une profession qui les laisse en contact avec la nature mais en marge de la société. Vivant principalement de ses fruits, leur vision des choses est restée en rapport avec le terroir. Conrad vit en harmonie avec son contexte. A l'écart des autres qui le narguent pour ses habits usés et habitudes peu courantes, il reste loin des tentations. Son quotidien est à la mesure de ses avoirs. Il connaît bien ces jeunes venus ressusciter des entrailles ce magnifique site qu'est l'ancienne abbaye. Il sait qu'ils sont peu appréciés. Il sera également le premier à découvrir le corps du malheureux Kevin. Le pauvre homme tenta tout pour le ranimer mais rien n'y fit. Il était trop tard. Sans téléphone, il courut tant et plus pour rejoindre l'habitation la plus proche afin d'alerter les autorités. Trop tard !

Les signes ne pardonnent pas, la mort n'est pas naturelle. La nouvelle envahit aussitôt la plaine, faisant planer derrière-elle les pires évocations. Les portes claquent pour chasser l'effroi mais tous se résignent. C'est en rang serré que médecin, gendarmes et toute une bande de révoltés s'avancèrent aux limites du village pour sortir la dépouille de là. Ce qui les frappa, c'est sa position. Etendu dans le ruisseau, le dos cassé sur une

pierre, les bras en croix, le regard effrayé, la tête à fleur de l'eau, il ne respirait plus. Qu'est-ce que cela pouvait dire ? Pas farouche pour un sou, le Conrad eut toutefois son sang qui ne fit qu'un tour devant cette vision. Quel drame ! Et pourquoi un gosse ?

Une interrogation que chacun se pose et à laquelle tous apportent leur idée. Evidemment, les points de vue fusent de partout et la vérité des uns n'est pas celle des autres. Surtout que des quidams y ajoutent ce qu'ils ne peuvent connaître afin d'y mettre un peu des leurs. Des leurres, il y a plus qu'il n'en faut, tant bizarrement, face au malheur qui les étreint, les croyances du passé resurgissent de nulle part. Une pincée de poudre magique, une étincelle suffit pour faire renaître les douleurs et autres rancœurs enfouies aux tréfonds du cimetière où reposent en paix moult querelles et discordes d'autrefois.

Etait-ce un avertissement de cette bande de tordus, habités d'idées drôlement délurées. Il y a trois ans maintenant que cette communauté est venue s'établir sur le site de l'abbaye, usant et abusant des lieux sans la moindre réserve pour ceux qui espéraient ne plus y voir âme qui vive. La commune a acquis les biens ruinés après un ultime incendie en 1794 par une horde de révolutionnaires qui pillèrent les quelques bâtiments encore debout. Déjà, l'abbaye n'était plus que l'ombre d'elle-même. Cette fois, l'édifice fut royalement rayé de la carte. Le seul à fréquenter l'endroit dans le cadre de ses fonctions est le garde-chasse qui à force de fureter le lapin ou à piéger le goupil apprit à le connaître de fond en comble. Un terrain vaste où murailles et caves s'accumulent dans un dédale troublant envahi par le silence que seuls les croassements des corneilles trouent de leur bec. Un décor qui n'inspire pas la confiance et qui pourtant reçut l'agrément de ces jeunes effrontés. Sans scrupule ni vergogne, ils osèrent profiter d'un désintérêt des autorités locales pour en revendiquer l'usage. Un manuscrit conservé au musée régional en attestait la possibilité. C'est lors de recherches qu'ils en prirent connaissance. Le papier fit grand bruit dans le patelin puisqu'il octroya ni plus ni moins l'usufruit aux locataires actuels que tous voulaient refouler. Encore, la main du malin. Décidément, tout est pervers en ces lieux reculés.

Devant le fait accompli, les habitants tentèrent une riposte tardive qui eut l'effet d'une poudre mouillée, l'opposition faisant long feu, le groupe non seulement s'y incrusta mais s'agrandit rapidement. Le mouvement s'organisa telle une organisation secrète. Les membres, une bonne trentaine, personne ne savait réellement leur nombre, vivaient en vase clos. Deux responsables, l'un pour la logistique, l'autre pour l'administration, étaient habilités à sortir. Les autres vauquaient à leurs occupations selon des règles strictes. Une manière qui dérange. Est-ce tolérable de nos jours ? Leurs comportements libertins offusquent. Ce que les gens ne peuvent voir, ils l'inventent. Il se raconte...

C'est l'histoire de l'homme qui a vu l'ours. Le résultat de cette surenchère idiote est un ramassis de bêtises et de mensonges inimaginables qui à force de répétition devient vraisemblable pour les pauvres bougres pris à leur propre piège. Et comme toujours, les diableries les plus insensées réapparaissent à la tombée du jour. La nuit est donc fertile en divagation. Les verrous tirés, les volets clos, femme et homme se disputent au lit pour connaître le fin mot. Tous maugréent. Comment ont-ils tué le gamin d'Hector ?

Jamais auparavant, ce Kevin n'avait suscité autant d'attentions. Il fallut ce destin du sort pour qu'il prenne corps dans leur propos. Avant, ils disaient cela comme cela, aujourd'hui, il semble qu'ils le pensent. Terrible paradoxe ou vexation notoire que celui d'exister quand l'on n'est plus.

Il n'empêche, le copain Conrad n'a nulle envie de laisser planer le doute. Malgré la présence de la gendarmerie, fort embarrassée à vrai dire de mettre les pieds dans la fournaise, il veut savoir. Quel crime a-t-il été commis ? Pour beaucoup, les dès sont jetés. Tous pointent du doigt la troupe de dévergondés.

« Mon mari les a vus nus sous la pluie dansant autour du feu. L'un d'eux tenait en main un coq par les pattes dont il venait de couper la tête, pour on ne sait quel rituel macabre. »

« Allons donc ! Le mien m'a rapporté qu'il avait entendu que les femmes vivent dans un total dénuement pour être en pleine harmonie avec les éléments. Tu imagines comme moi, leur quotidien fait de courgettes et d'autres carottes pour la forme. Quel menu ! Tous des débauchés ! Je vous le dis. »

« Qu'est-ce que le bourgmestre attend pour les faire arrêter tous ? »

« Prudence, ma fille. Ils sont protégés. Il faut se méfier, ce qu'ils ont fait à ce pauvre garçon, ils le feront à d'autres, c'est un avertissement. D'ailleurs, sa mère aurait dû baisser les yeux l'autre jour quand leur chef traversa la rue. Il l'a foudroyé du regard. »

« Tu exagères. Tu me fais peur, tout à coup. Moi aussi j'ai une fille, et je dois avouer que j'ai émis quelques bribes peu flatteuses à leur égard. Attention ! C'était sur le coup de l'émotion, rien de bien grave. »

« Heureusement, sinon tu serais la prochaine victime. »

« Arrête, te dis-je. J'en ai un frisson de terreur. Je dois rentrer, le dîner est sur le feu. »

Ce genre de discussion ne fait que les choux gras aux rumeurs en tout genre qui germent autant des lectures d'antan que de l'imagination débordante d'une population en rupture avec ses racines. En effet, depuis des générations, les enfants ont grandi en apprenant à faire confiance aux techniques et sciences en développement. A l'aube de l'an 2000 tout était permis. Hélas, depuis lors, nombreux sont ceux qui durent déchantés face aux maladies et devant les sursauts d'une terre qui tremble sur ses fondements. Les tempêtes secouent avec une violence peu habituelle leur confortable chambre, les pluies inondent les routes, le téléphone reste sans voix des heures durant faute d'avoir le réseau. Le malheur, c'est que l'argent ne peut tout acheter ! Et, qu'au fond de soi, il reste beaucoup à apprendre.

Où le bât blesse, c'est dans l'habitude prise. Un mauvais pli est difficile à enlever. L'apprentissage actuel instruit le travailleur au moindre effort. Les ronds-de-cuir institutionnalisèrent le décrochage scolaire. La vie est devenue facile. Les élèves apprendront à voir le monde à bras ouverts mais à ignorer leur propre environnement. Les plus faibles perdront vite pied pendant que d'autres s'égareront dans de suaves voluptés. Les conséquences seront énormes, car en définitive, ce sont les jeunes du cru qui en savent le moins sur leur pays. On pourrait en déduire qu'ils sont en fait les vrais étrangers eu

égard aux derniers arrivés parfaitement intégrés au contexte qu'ils épousent selon leur gré et à leurs convenances avec un profond respect .

Devant tous ses remous, ce n'est pas tellement un accident que la populace juge mais les méfaits d'un siècle de dévergondage. Ils accusent les marginaux de violer leur espace et de respirer leur air. Le droit du sol contre le droit des gens. Une rengaine juridique qui en appelle bien d'autres. Et de fait puisque l'équilibre social est au centre de tous nos rapports. Conrad l'a bien compris. L'intégration ne peut se faire que par un réel et sincère échange. La révolte n'amène qu'un aveuglement progressif qui conduit à l'inévitable. L'accident aussi cruel qu'il puisse être n'en reste pas moins qu'un acte fortuit, s'il n'y eut, à la base aucune manifestation volontaire ni méchante. C'est à vérifier. Il s'y attelle. Le garde connaît bien la famille du petit Kevin. Sa mère est une aigrie de première qui râle par réflexe. C'est elle qui tient le pantalon. Le père malgré sa corpulence est un homme plutôt effacé, courtois au premier abord mais à l'haleine sournoise. Il est le fossoyeur du bourg. Ses habits sentent la mort. Pas étonnant que le fils ait voulu changer d'air.

Au conflit de générations s'ajoute ici la confrontation des modes de vie. Une marmite sous pression qui ne pouvait qu'exploser. Probablement la cause du décès. Fallait-il encore que Conrad puisse le démontrer ! Pour se faire, il doit affronter le courroux des uns et la désapprobation des autres. Il est seul. Il en a l'habitude. Le gardien des eaux et forêts est chez lui dans ces endroits obscurs et lointains à la fois, alors qu'ils ne sont qu'à quelques encablures de l'orée et a fortiori du village. Il faut juste le vouloir. Affronter non les monstres de la nuit mais les effroyables créatures nées de l'imagination. Une mixture culturelle issue d'une éducation inapte ou obsolète et de refoulements caractériels qui marquèrent la plupart des individus, peu à même de se remettre en question. Conrad est un chasseur avant tout, il observe et essaye de comprendre comment les plantes et les animaux font pour se compléter dans une chaîne que des petits savants ont appelée alimentaire. On voit immédiatement l'enseigne du supermarché au-dessus de leur tête. Commerce oblige.

L'homme vaut mieux. Enfin, faut-il l'espérer ? C'est de l'avis de notre forestier. Il veut le prouver. C'est qu'il aime son village. Il les apprécie tous, ceux d'ici comme les autres d'ailleurs. Il affectionne les derniers arrivés car ils respectent la nature qu'ils vénèrent à leur façon alors qu'au village, les commères ne ratent pas une occasion pour en dénigrer les vertus. De nos jours, qui achète des truites non vidées ou un ramier entier ? Personne ou presque. Tous prennent des rations préparées. Qui prend encore la peine de reconnaître une fleur ou de regarder un oiseau quand la télévision vous explique des heures durant les mœurs des éléphants et autres baleines ? La vérité d'aujourd'hui est ailleurs. Ce n'est plus, en tout cas, celle d'hier. La dérive des modes de vie est plus large encore que celles des continents, d'où toutes les méprises faute de vraiment se connaître.

Qu'est ce qui est arrivé à Kevin ? Pourquoi était-il sorti du cercle ? La maréchassée tente d'y répondre en pourchassant les épouvantails pendant que les gens jasetent. Ils accusent les « autres » de tous les maux. Ceux-là qui dansent nus sous la pluie. Une provocation qui les rend suspects.

Certes, les jeunes sont vêtus parfois légèrement mais, ils suivent leurs règles. La communauté vit en autarcie, chacun ayant sa tâche. Les uns cultivent les potagers ayant remis le jardin au goût du jour pendant que d'autres réparent les murailles effondrées. Les plus affûtés recomposent des vitraux ou encore sculptent le bois. Bref, une fourmière d'artisans qui ne demandent rien à personne, ayant sauté sur l'occasion pour reprendre les activités d'un ordre éteint conformément aux prescriptions légales. Evidemment, des filles et des hommes qui ne travaillent pas officiellement mais s'organisent pour vivre avec des moyens limités cela laisse perplexe. Vous imaginez d'ici, les mères outrées qui renferment leur mari et ouailles comme des poules leurs poussins devant le prédateur.

« Une bande vouée au diable, ils boivent du sang de nouveau-né. »

« Oui ! L'autre jour, leur meneur est passé devant la maison, mon lait a tourné. »

« Je rentre mes filles et je sème un cordon de sel devant les portes et fenêtres pour nous protéger. »

« Le pauvre Kevin est mort sur l'autel, victime de leur folle sarabande. Il faut les chasser de là. »

Le mot d'ordre est lancé. La fronde de la révolte exulte les pires maux de la terre comme si subitement, celle-ci vomissait toute sa laideur. Certes, il y a mort d'homme mais pour l'heure, seules les causes sont inconnues. La prudence s'impose. Hélas, ce n'est pas le lot de tout le monde.

« Innocents. Eux qui nous humilient par leurs comportements honteux. Jamais ! Des filles qui se roulent nues à tout-venant, des hommes qui mangent de la viande crue. Non, ce sont des renégats, des fils maudits. »

« Qu'est-ce que Kevin allait faire dans ses parages ? »

La question tombe comme un couperet. Elle glace l'assemblée qui se regarde en chiens de faïence, prête à sauter à la gorge de celle qui osa s'interroger sur sa présence en ces lieux peu fréquentés et loin des fréquentations du gamin. Il est évident que si, celui-ci s'est écarté du droit chemin, c'est parce qu'il y fut obligé. Le chant des sirènes l'éloigna des siens pour le fragiliser, le surprendre. Le malheureux, entraîné malgré lui, probablement attiré par une de ses garces pour le voler, le violer peut-être avant de s'en débarrasser bestialement fut une proie facile. Trop gentil, l'enfant l'a suivie en toute simplicité. Mal lui a pris. Il y périra dans d'atroces sévices. C'est ce qu'ils pensent ici-bas. La réalité les contredit, ils n'en ont cure.

Néanmoins, il n'y a aucune trace d'hématome visible, pas la moindre blessure apparente, même pas un bleu sur le corps. Celui-ci est entier. La vérité dérange l'esprit.

« Non mais, pour qui se prend-elle, celle-là ! Le gamin a perdu la vie, c'est suffisant. Non ? Elle est culottée tout de même. En y réfléchissant, elle n'a jamais été tout à fait nette, ses tenues sont courtes voire légères. Je ne serais pas étonnée qu'elle leur trouve des excuses. » Se dit, l'une du lot sans coup férir.

Les commérages vont bon train. A l'abbaye, c'est le calme plat, un groupe fait la discussion normalement, les membres allongés sur l'herbe. L'endroit est réellement mys-

tique, un cadre envoûtant au possible, une oasis de quiétude au milieu d'une forêt épaisse. Conrad les regarde et les dévisage au loin. Est-ce cela une bande de criminels ? La troupe est paisible. La plupart ignorent le drame qui s'est joué dans l'obscurité des feuillus. L'homme veut en avoir le cœur net, il descend et engage la conversation.

« Bonjour, il fait bon. » Les mots traditionnels que l'on dit et répète à longueur de journée dans les petites rues du bourg sonnent ici un peu faux.

« Voilà, il s'est produit un accident cette nuit, un gosse est mort à l'orée de la forêt aux limites du convenable, à la frontière de l'in vraisemblable. Avez-vous aperçu quelqu'un hier dans les parages ? »

« Oh! Le malheur. J'appelle les autres, nous allons nous rassembler pour faire le point. Notre roi est sorti pour aller au village et il n'est toujours pas revenu. N'ayant pas de moyens de le contacter, nous sommes sans nouvelles. Peut-être est-ce cela qui le retient ? Je fais sonner la cloche pour l'assemblée, restez avec nous, vous nous expliquerez. »

« Merci. » Conrad ne peut en dire plus, quelque peu décontenancé par cette spontanéité et tant de franchise. Ce qui le surprend le plus, c'est cette disponibilité du groupe qui en quelques minutes à peine s'assemble dans la bonne humeur. Ils font cercle autour de lui sur le parvis de feu la cathédrale.

« J'ai fait l'appel, car un malheur a frappé la communauté voisine, le village pleure un des siens. Un enfant a péri non loin du sentier qui les relie au village. On l'a retrouvé ce matin, mais le décès remonterait à la veille. Y a-t-il quelqu'un qui a vu ou entendu quelque chose ? »

Il y eut un tumulte aussitôt suivi par un profond recueillement. Une fille lève la main.

« Oui, Sonia, qu'as-tu à nous dire ? »

« Je suis allée non loin du village pour cueillir des plantes médicinales. Je faisais équipe avec Jeanne qui est retenue à l'intérieur pour les confitures, elle pourra le confirmer. Nous avons l'impression d'être observée, suivie. Nous sommes revenues précipitamment. J'en ai référé à notre chef. »

« Est-ce du côté de la pierre qui tourne ? »

« J'ignore le nom du lieu-dit mais effectivement c'est près du menhir. Nous n'avons vu personne, juste l'impression d'être observée. »

« Y a-t-il un élément, un détail qui aurait son importance ? »

La fille se trouble. Manifestement, elle cache quelque chose. De nouveau un léger brouhaha envahit la place. Conrad la dévisage. Il ne peut y croire. Serait-ce elles ?

Devant l'insistance des collègues, elle hésite à poursuivre car ses révélations concernent Jeanne, absente. Il faut leur persévérance pour qu'elle parle. Son amie, un peu par insouciance, s'est laissée aller à quelques fantaisies.

Conrad imagine alors le pire. Lui non plus, ne peut réfréner ses doutes. Tous ont les yeux fixés sur ses lèvres. Un choucas vient se poser sur l'arbre qui la surplombe. Il croasse. Encore un mauvais signe.

« Alors Sonia ? Qu'en fut-il ? »

Les mots furent lents à sortir de sa bouche. Heureuses d'être en pleine nature, elles se défoulèrent l'une et l'autre, riant et sautillant comme des gamines quand grisée par cette ivresse Jeanne s'enhardit à une gestuelle plus osée. La fille se mit à danser près de cette pierre. Et c'est là que tout se passa. Emportée par son élan, envoûtée par un pouvoir maléfique, ses gestes simulèrent un rapport avec l'abominable caillou. Ce fut si intense qu'elle tomba étourdie, n'en revenant pas de ce qu'elle fit. Elle avait été happée par une force occulte. C'est alors que nous avons entendu du bruit. Sous l'emprise du moment, nous avons déguerpi sans demander notre reste.

« Voilà, vous savez tout. Je suis désolée, d'avoir dit cela sans sa présence. C'est pour répondre à la gravité de la situation que je l'ai fait. »

« D'accord, je vois. » Se dit Conrad. Il se refait le film.

« Probablement que le gamin attiré par vos gestes et cris vous aura surprises. Il s'est avancé pour mieux regarder. La pierre domine le vallon. Le ruisseau est tout proche, il s'y est aventuré, les pieds trempés, il a pu glisser sur une pierre et retomber le dos en arrière, s'assommant. La tête inerte basculant sous le niveau de l'eau, il se noya. Le bruit vous a effrayées. Vous êtes revenues sans vous rendre compte du drame. C'est un pénible concours de circonstances, ni plus ni moins. »

D'une seule voix, la prière monte vers le ciel. Jeanne les a rejoints et lance les invocations. La foule se recueille dans une communion extraordinaire. Conrad en a le souffle coupé. A la fin, après quelques secondes d'égarement, il se rapproche des deux filles, le visage tendu.

« Je vous conseille de venir au village pour une déposition. »

« NON ! »

L'injonction est ferme. Conrad en reste la bouche bée. Il ne comprend pas. Sur ces entrefaites, leur responsable était rentré et avait entendu les propos du garde. Son avis est différent.

« Bonjour. Je vois que les nouvelles sont connues. Je reviens de chez les gendarmes, c'est officiel, la noyade est bien la cause du décès. Il est inutile que les filles s'y rendent à leur tour, cela n'apporterait rien de plus, leur démarche ne ferait que de tout compliquer. C'est malheureux, mais évitons de mettre de l'huile sur le feu et laissons le temps au temps. Que le village comprenne sa peine ! Les filles n'ont aucune responsabilité, c'est la fatalité.

J'espère qu'à l'avenir, nos assemblées feront cause commune. Merci à vous tous.»

Conrad est ravi de la tournure des événements et sans plus attendre, salua l'assemblée et regagna son univers chatoyant mais redoutable qu'est la forêt. Lui aussi évita le village le temps du deuil. C'est que les rumeurs ont la peau dure en campagne ! Pour preuve...



# Le silence d'Otilie

Gaëtan SERVAIS

Voilà trois jours, ou plutôt trois nuits, que ça ne tournait pas trop rond à la limite du nouveau quartier établi juste entre le village et l'ancienne carrière. Pour Bruno, il y avait d'abord eu cette impression d'être suivi alors qu'il revenait, à la nuit presque noire, le long du bout de chemin qui conduisait du dernier arrêt de bus à chez lui. Il avait même couru ... "Çà" avait couru derrière lui aussi. C'est la nuit suivante qu'il y avait eu de tels hurlements de vent que chacun s'était claquemuré chez soi, vaguement inquiet. C'est alors qu'on pense à la solitude sauvage au fond de l'obscurité, au loup peut-être même! Et puis, ce soir, c'était comme une fade odeur d'herbe brûlée qui se répandait dans tout le quartier. On aurait pourtant mérité une bonne nuit de sommeil pour oublier tout cela.

Mais, déjà, le sommeil avait déserté le lit de quelques uns ...

Justin avait beau dire qu'il n'y avait jamais eu de loup dans la forêt, que son oncle et même l'oncle de son oncle n'avaient jamais entendu parler de loup et qu'il y avait suffisamment de vrais animaux dangereux dans la forêt.

N'empêche ...

## I

Comme d'habitude, les dernières inondations de la saison des pluies avaient emporté le campement des ouvriers, mais cette fois le torrent tiède ne s'était pas contenté d'un aussi maigre butin. Le monstre ne s'était enfin rendormi qu'après avoir dévoré la moitié de l'aérodrome et digéré les entrepôts. Un énorme cratère avait remplacé la piste d'envol. Du fond de ce gouffre, jaillissait maintenant la rivière Kalunga, qui, sur toutes les cartes de la région, coulait plutôt deux kilomètres en contrebas.

Quelques explosions souterraines, tirées à la mine, et peut-être aussi ce tremblement de terre, cinq ans plus tôt, avaient fini par agacer le sous-sol susceptible de l'ancienne carrière. Les grandes pluies de l'été lui avaient donné un haut-le-cœur fatal.

Pour les ingénieurs de l'Union Minière du Haut Katanga, l'occasion était inespérée d'associer les compagnies d'assurance au plan de redéploiement de la mine.

Depuis un certain temps, les directeurs d'exploitation rêvaient d'étendre la mine à l'emplacement de la cité ouvrière. La nécessité de reconstruire un aérodrome mieux situé, allait contribuer au démarrage d'une nouvelle phase d'activité à la gloire de « la plus haute cheminée d'Afrique ».

En rentrant du bureau, le père de Bruno avait claironné « Tout le monde déménage dans deux mois ! »

Bruno était plutôt content. Sur le chemin de l'école, il avait répété à Justin « On déménage plus bas dans la vallée. On va construire toute une nouvelle ville dans la petite forêt près du village, comme ça on pourra se voir plus souvent ! » Justin jubilait, avec un peu de chance, son oncle les emmènerait faire un tour dans la petite forêt. « Tu sais il m'a déjà montré comment poser des pièges. »

En bas, au village, on acceptait mal le changement.

D'ordinaire, la Kalunga n'était pas une rivière tranquille. Ses flots impétueux dévalaient de cascade en cascade le long couloir qui se poursuivait vers Elisabethville. Son cours trop rapide laissait peu de chance aux poissons trop patauds comme les kolongwes ou les silures, mais ses eaux chaudes et oxygénées garantissaient aux pêcheurs habiles des prises de tilapias gros comme des avant-bras. Les pêcheries de la petite forêt en amont du village figuraient comme un haut lieu de palabre pour tous les hommes en âge de tenir un rêt. Le tracé actuel avait saturé la rivière de terre et d'impuretés malodorantes. Plus personne n'osait utiliser ses eaux noirâtres. Quant aux poissons, ils avaient sans doute fui jusqu'au confluent du grand fleuve.

Mauvais présage.

L'ampleur des moyens développés par l'UMHK confirmait les craintes des villageois et ajoutait du venin aux relations avec la mine. Afin d'établir la plateforme de l'aérodrome et des entrepôts, les bulldozers titanesques avaient rasé les deux tiers de la petite forêt, les fondations du nouveau quartier et de ses routes avaient eu raison du dernier tiers.

Les villageois étaient furieux. Pour chasser, ils devaient maintenant pister en aval, dans la grande forêt, infiniment plus dangereuse.

Une fois récupérés les bois de mine, le bois précieux et le bois de menuiserie, les chutes des arbres de la petite forêt avaient brûlé jour et nuit pendant une semaine. La vallée de la Kalunga suffoquait sous une fumée tant épaisse qu'enivrante.

Et puis un jour, faute de matière, tous les feux s'étaient éteints, et une longue plainte avait poussé les chimères de la petite forêt en direction de la mine.

Un fantastique damier monochrome violait l'espace entre le village et l'ancienne carrière, futur quartier des « sujets belges » et des quelques « belges de statut colonial de race blanche », évidemment tous détenteurs de la carte du mérite civique. Au centre de cette toile, un « jardin botanique » célébrait le sacrifice autour des bureaux du Directeur de la Mine. Plus loin, sur le plateau, les baraquements des ouvriers s'alignaient déjà entre les entrepôts.

A la mine non plus le déménagement ne plaisait pas à tout le monde. Les quartiers de la cité ouvrière étaient complètement redistribués. Plus que de simples casernements ceux-ci s'étaient progressivement organisés en cellules syndicales. Grâce à ces tribunes, les ouvriers africains avaient découvert les difficultés structurelles que vivaient les charbonnages en Belgique, et surtout les concessions salariales accordées par le Conseil National des Charbonnages aux mineurs après la catastrophe de Marcinelle.

En cette année 1957, les « sujets belges de race blanche » mais aussi, fait marquant, « ceux de race indigènes » allaient élire les premiers conseils communaux dans au moins trois métropoles congolaises.

Il fallait avant tout convaincre.

En redistribuant les liens de voisinage, la tâche s'alourdissait inutilement.

Au village, par contre, on ne votait pas.

Le chef incarnait littéralement la cohésion du groupe. Il était la chose la plus précieuse de la tribu. Il fallait le protéger, on travaillait pour lui, on chassait pour lui, on lui faisait des cadeaux. On ne le jugeait pas et surtout on ne le choisissait pas.

Bien sûr, ce qui se passait à la mine, c'était avant tout l'affaire des blancs et l'oncle de Justin lui avait avoué : « Je ne comprends pas pourquoi les blancs doivent toujours tout écrire, ni pourquoi ils ont tant de chefs. Mais alors, des élections pour désigner les chefs des grandes villes, c'est de la folie. Et, puis, ces ouvriers Kassai, ils n'ont pas d'ancêtres dans les monts Kundelungu ! »

En ville, la campagne était rude.

Tout le débat se focalisait sur l'opportunité de présenter les candidats sur des listes de partis belges ou au contraire sur des listes de partis ethniques locaux. Les discours de l'ABAKO de Kasa-Vubu qui représentait l'ethnie Kongo majoritaire, clamaient évidemment que « Les partis belges sont un mal et ils sont inutiles. » Ils ironisaient sur le thème des vieilles histoires que chantent les mamans aux enfants pleurnichards et qui font des « matata » et cherchent à les discipliner en les effrayant avec des contes de « Dongola-Misu ».

Plus jeune, Justin avait tenté d'impressionner Bruno en lui révélant que « Dongola-Misu est un diable venu des enfers. Il se cache dans la forêt, et dans ses yeux de braise, coule le sang des enfants qu'il vient prendre la nuit. Et c'est comme ça qu'il entretient le feu des enfers, et ça, c'est bien plus terrible que tes histoires de loup-garou ! »

Bruno, vexé, lui avait sifflé la fin de l'histoire que sa maman lui répétait souvent : « Méfie toi des loups, ils ont toujours visage humain, ils boiront avec toi à la source, ils regarderont avec toi la lune et les étoiles, mais quand il faudra chanter, ils t'égorgeront ! »

Les grands-parents maternels de Bruno avaient emménagé à Charleroi en 1935 suite à l'adoption des lois de Nuremberg sur la protection du sang et de l'honneur allemand.

Justin découvrait que les blancs aussi avaient des faiblesses et qu'il leur arrivait de commettre des actes insensés.

## II

« C'est une tactique de guerre romaine ». Justin avait emmené Bruno sur un petit promontoire près de l'arrêt du bus. La vue sur le chantier en contrebas était à couper le souffle, sans parler de la fumée...

« Toi, tu as des ancêtres gaulois, tu dois bien le savoir. Les Romains, partout où ils vont, ils brûlent la terre et plus rien ne repousse. Mon oncle m'a dit qu'il y a très longtemps, les Romains sont venus ici. Pour chercher du minerai et prendre des esclaves. Ils tuaient et pillaient tout sur leur passage. Tout le monde avait peur, même les animaux de la forêt avaient fui. Le chef du village a réuni le conseil des sages, et il a été décidé de faire appel à la magie. Alors un grand sorcier s'est rendu dans la forêt avec un enfant de chaque famille du village. Il a demandé à Dongola-Misu de transformer les enfants en guerriers invincibles pour chasser les Romains. Dongola-Misu a accepté mais en échange, il garderait les enfants avec lui pour en faire son armée. « Ainsi dit ainsi fait ». Dongola-Misu et son armée invincible a chassé les Romains dans la forêt. Et on n'a plus jamais revu les enfants. Dongola-Misu les avait gardés et ses yeux brillaient comme le feu. Après ce tour de force, le sorcier est allé se réfugier dans la montagne, près des sources secrètes de la Kalunga, parce qu'il n'osait pas rentrer au village sans les enfants. Depuis, chaque fois qu'un enfant naît dans la vallée, les eaux de la Kalunga rougissent pour éloigner Dongola-Misu. »

« N'importe quoi, la Kalunga, elle n'est pas rouge, elle est verte d'abord ! Et c'est à cause du minerai de cuivre que mon père a dit ! Tu crois encore à ces histoires de Dongola-Misu ? Et puis il n'y a jamais eu de Romains au Congo ! »

« Bien sûr qu'il y a eu des Romains au Congo, et même qu'il en reste encore, loin, cachés dans la forêt. Et puis les eaux de la Kalunga, elles ont bien changé de couleur, et ça, mon oncle, il dit que c'est un mauvais signe ! »

En rentrant chez lui, Bruno laissait errer sa pensée.

Les Romains, Jules César, Rome, les sept collines, Romulus et Remus, la louve qui allaitait les enfants ... Dongola-Misu, le loup qui mangeait les enfants !

Ca faisait des années qu'il n'avait plus pensé aux vieilles histoires de sa maman.

Il s'était mis à courir, il savait pourtant bien que c'était imprudent de courir seul, même sur une piste, surtout à la tombée de la nuit.

Mais il était certain que « ça » avait bougé dans les fourrés.

Son père fulminait.

« Samedi on part dans la nouvelle maison, tes malles ne sont pas prêtes, et tu passe ton temps à courir avec ton copain noir. Qu'est-ce que tu t'imagines, que c'est le boy

ou bien la ménagère qui va préparer tes bagages ? Et puis j'en ai assez que tu traînes avec ce garçon du village. Tu sais qu'il est encore temps de t'inscrire à l'école officielle à Elisabethville, avec tous les autres enfants belges. Là au moins tu aurais de meilleures fréquentations qu'à la mission. »

« Laisse-le, Roger. On en a déjà suffisamment parlé, il ira au pensionnat avec les autres enfants mais pas cette année. Tu étais d'accord pour qu'il reste encore un an ici près de nous, tu me l'avais promis. Et ses affaires, il les préparera ce soir, j'y veillerai. »

Bruno n'avait pas osé remercier sa maman.

Il lui fallait grandir encore un an au moins avant que « le fils de la boche » n'aille affronter ses « semblables » à l'Athénée d'Elisabethville.

En une heure à peine, il avait tout emballé.

Bruno était effondré Il se sentait trahi. Il avait cru qu'en habitant plus près du village, il aurait pu retrouver son ami plus facilement, et surtout qu'ils auraient enfin pu explorer des territoires plus redoutables. « Autre chose en tout cas que ce bout de piste pour chiens » qui servait de raccourci entre l'arrêt du bus montant du village et l'école de la mission.

Mais voilà, il n'y avait plus de bus entre le village et le nouveau quartier, plus de forêt, plus d'aventure. Le seul résidu de jungle avoisinant, c'était « ce ridicule jardin botanique, ridicule ! ».

Les projets de chasse étaient à peine partis en fumée, que la situation empirait. La semaine passée, on avait découvert les restes de deux mineurs, très abîmés, dans la forêt. L'oncle de Justin lui avait interdit de se rendre à pied à l'école.

« Trop dangereux, avait-il tranché. Les deux Kassai, ils n'étaient pas de la région, mais des forêts, il y en a tout autant au Kassai qu'ici. Ce n'est pas normal. Je suis certain que c'est à cause de toute cette fumée. Ils ont sûrement dérangé quelque chose dans la forêt. Tu as entendu le vent il y a deux nuits ? »

Ça, c'était vraiment le plus dur.

Le père de Bruno trouvait également ces morts insolites Il les connaissait bien, ces deux gars de son équipe. « Des têtes dures, militants politiques, pas des abrutis. D'ailleurs, ils savaient lire, écrire et calculer, comme tous ces sagouins du syndicat. En tout cas pas des têtes brûlées à faire un mauvais coup en forêt ou au village : ils avaient bien trop à faire à la mine avec leur satanée élection ! »

Il était courant que des ouvriers décèdent ou disparaissent, et ce, parfois, de façon assez improbable. Toutefois, retrouver deux corps mutilés dans la forêt, ça n'était pas banal.

Chacun avançait sa théorie. Pour les uns, il fallait incriminer les animaux, d'autres évoquaient un règlement de compte ou même un caprice de la Kalunga.

L'atmosphère se faisait plus tendue. On chuchotait ici et on tonnait ailleurs : les passions s'exprimaient.

Après une enquête en trompe l'oeil, un policier avait griffonné au registre « Morts sans cause connue ».

Curieusement, les esprits en avaient été rassis.

Il est vrai que la police ne se dérangeait jamais pour la mort d'un ouvrier noir.

« Affaire classée, une bonne nuit de repos et on n'en parle plus ». Le père de Bruno cachait mal sa désapprobation. Dans le fond, il estimait qu'on accordait trop d'attention à ce qui méritait tout au plus une note administrative dans le registre du personnel.

Mais Justin restait privé d'école.

Ca faisait presque deux mois que la longue plainte soufflait de la forêt. Parfois juste un simple gémissement presque mélodieux, parfois, comme la semaine passée, de véritables cris qui vous laissaient sur place, interdit.

Faisant suite au vacarme des bulldozers et des tronçonneuses, le chant insolite de la forêt avait surpris les habitants de la vallée. D'ordinaire, on pouvait qualifier l'ambiance sonore de la région de pondérée. Les singes et les oiseaux annonçaient à grand cris le début et la fin de la journée mais tout rentrait rapidement dans l'ordre et seule la litanie de la Kalunga osait timidement déranger la fournaise de midi et la torpeur de la nuit. La mélodie issue de la forêt venait compliquer le rythme binaire de cette symphonie du quotidien. Tantôt on pouvait apprécier une variation staccato qui grimait soudainement dans les aigus ; à d'autres moments, on se laissait surprendre par le lent bercement d'un bourdon hypnotique et lancinant. Tout le monde s'en était accommodé tant bien que mal, excepté les singes, décidément peu mélomanes, qui avaient rejoint la grande forêt.

L'explication scientifique du phénomène acoustique, avait été administrée à grand renfort de missionnaires. Tout reposait sur la configuration en forme de sablier de la vallée. En bas, gonflée d'un air frais et humide, la grande forêt rampait sur des milliers de kilomètres, un peu plus haut, posé sur un étranglement de la Kalunga, le village occupait un plateau dégagé, quelques centaines de mètres plus haut la vallée s'élargissait sur le vaste plateau de l'ancienne carrière et enfin, tout en haut, les sommets secs et torrides des monts Kundelungu, veillaient sur le pays. La suite de la plaidoirie des blancs invoquait la thermodynamique, assurément une de leurs plus grandes divinités. L'air surchauffé des sommets, moins dense et donc plus léger, s'élevait dans la haute atmosphère, créant ainsi une dépression. Celle-ci aspirait de l'air frais, plus dense et chargé d'humidité situé au niveau de la forêt. Remontant le tracé de la rivière, le flux se précipitait dans les énormes cordes vocales formées par les gorges et se mettait à vibrer au niveau du village, produisant un son variable. L'élargissement progressif de la vallée vers l'ancienne carrière formait ensuite un gigantesque pavillon amplificateur. L'effet était saisissant : un vent soutenu à l'entrée du village, une longue lamentation à sa sortie. En été, l'écart de température avec le sommet faisait tourner le moteur à plein régime. La vapeur d'eau de la forêt était propulsée en altitude où, au contact des masses d'air froid, elle se condensait violemment. C'était la saison des pluies. La Kalunga

en profitait pour remplir son précieux cellier montagnard. Ses nombreuses sources le distillaient lentement dans la vallée durant la saison sèche.

Le cycle était bouclé.

Les anciens n'avaient pas choisi cet emplacement pour rien : ils pouvaient à la fois bénéficier d'une brise agréable en été et de l'eau courante toute l'année.

La présence de la petite forêt à la sortie du village avait fait office de « sourdine ». Les vibrations y étaient filtrées et il n'en sortait aucun murmure. Avec son abattage, le bruit pouvait se développer. Voilà tout.

Bref, il n'y avait là aucune sorcellerie, aucun esprit de la rivière courroucé ni de forêt enrhumée.

« Le bruit du vent, il n'y a que les enfants ou les idiots qui ont peur de ça ! »

Au village, on se méfiait de la magie des blancs, les prêtres avaient eu beau menacer et promettre, quelques poules et coqs y avaient quand même perdu la vie, « On ne sait jamais. »

Et puis, comme pour toute créature, on avait tenté de l'apprivoiser.

Au début du siècle, avant la construction d'Elisabethville et l'arrivée du chemin de fer, les Katangais n'avaient-ils pas accompli l'exploit de domestiquer le zèbre ?

Certains reconnaissaient donc les intentions du climat au travers de l'intensité de la mélodie et prédisaient ensuite pluie ou temps sec. D'autres tentaient d'en reproduire les intonations avec la plus grande exactitude possible. Ils s'y mettaient parfois à plusieurs, donnant ainsi des concerts choraux improvisés d'une beauté brutale et fulgurante.

Finalement, il avait été décidé d'attribuer un nom coutumier à la créature. Le baptême serait l'occasion d'une grande fête au village, tout le monde en avait bien besoin.

Le chef avait ordonné des grandes chasses en battues dans la grande forêt.

Et puis, le vent s'était arrêté.

Voilà trois jours, ou peut-être trois nuits.

Personne ne savait exactement quand ni comment cela s'était produit. Était-ce arrivé tout à coup ? Impossible on s'en serait aperçu, même de nuit !

Avait-il diminué progressivement, à la manière d'un feu qui couve, ou alors s'était-il retiré, par paliers, discrètement, comme s'il voulait cacher sa fuite ?

Une seule évidence s'imposait à tous: un silence retrouvé régnait à présent sur la vallée, et le chuintement familier de la Kalunga n'arrivait pas à masquer le côté dramatique que cette absence inspirait.

Il ne s'agissait pas de peur ni même d'angoisse, les joies et tracas quotidiens venaient avec le pain, comme à l'accoutumée. Et les gestes restaient pareils aux gestes.

N'empêche... les gens s'observaient, s'interrogeaient, se surveillaient.

Le sommeil n'occupait plus les nuits trop calmes.

Des tensions sourdes naissaient, tous en avaient conscience. Le plus inattendu, c'était qu'elles émanaient de la disparition d'une nuisance commune.

Comme pour souligner ce changement tragique, l'odeur du feu était revenue.

Pas les vapeurs lourdes et suffocantes des grands feux d'il y avait trois mois.

Le parfum acre de l'herbe brûlée, ou plutôt ... de la terre brûlée.

Et cette fois, même les Européens y perdaient leur latin.

### III

« Tiens tu as acheté un journal belge, je pensais que tu ne t'intéressais pas à la politique ? »

« Oui, il faut bien qu'on se mette au courant de ce qui se passe en Belgique : on rentre au Pays ! »

« Mais Roger, et ton travail à la mine, tu as un contrat jusqu'en 65, la maison n'est pas payée, qu'est-ce qu'on va faire en Belgique ? »

« Monsieur Rouart, tu sais, l'ingénieur des mines sur la percée 5, il rentre en Belgique. On vient de découvrir une nouvelle façon de fabriquer des verres à pied. Il est sur le coup, il dit qu'il y a du travail et il rentre avec tous les gars qui sont intéressés, il m'a dit que je pourrai reprendre mon grade de contremaître, mais avec les salaires belges. On va transformer une usine de gobelets pour assurer la production de verres pour l'Europe entière, tu t'imagines, pour toute l'Europe ? »

« Où est-ce que c'est ? »

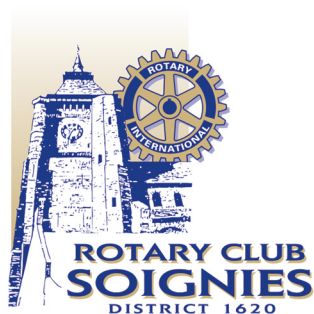
« A Soignies, juste à côté de Charleroi. On part la semaine prochaine. De toute façon, ici, l'ambiance n'y était plus. »

Otilie ne dit rien, elle se leva et arrêta le balancier de la grande horloge du salon.



**Le Rotary a pour objectif de cultiver l'idéal de servir auquel aspire toute profession honorable et, plus particulièrement, s'engage à:**

- mettre à profit les relations et contacts pour servir l'intérêt général;
- observer les règles de haute probité dans l'exercice de toute profession; reconnaître la dignité de toute occupation utile; considérer la profession de chaque rotarien comme un vecteur d'action au service de la société;
- appliquer l'idéal de servir dans la vie privée, professionnelle et publique;
- faire progresser l'entente entre les peuples, l'altruisme et le respect de la paix, par le biais de relations amicales entre les membres des professions, unis par l'idéal de servir.



**Un critère précis guide ces objectifs. Il est défini par quatre questions:**

*Est-ce conforme à la vérité? Est-ce loyal de part et d'autre?*

*Est-ce susceptible de stimuler la bonne volonté réciproque et de créer de meilleures relations amicales? Est-ce profitable à tous les intéressés?*

Cet ouvrage a été réalisé avec la complicité et le soutien de...

**art  
COPY**

**Arpaca.be**

**La Maison  
de la Poésie  
et des  
Littératures**

asbl

**GL  
STUDIO**

Tous droits de reproduction réservés aux auteurs  
et au Rotary-Club de Soignies

Graphisme : Studio GL Soignies (067 334 777)

Ed. Resp.: G. Bavay, Rotary-Club de Soignies, Rue Chanoine Scarmure à Soignies